

**CAHIERS DES AMIS
DE
PANAÏ ISTRATI**

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

0397-488 x

18

JUIN 1980



**Le 2^e COLLOQUE
INTERNATIONAL
PARIS-1980**



**AUTRES FLAMMES
POUR
PANAÏ ISTRATI**

Hommage
de «France-Culture»



HEMINGWAY

opinions sur
le «cas
Panaï Istrati»

INEDIT

**lettres
d'Istrati
à Franzoni**

LES AMIS DE PANAÏ ISTRATI
42, rue du Dr-Sauvy
13002 Valence. Tél. 49.20.02

10 F.

ON NOUS ÉCRIT...

*** UNE ÉTUDE ALLEMANDE SUR PANAIT ISTRATI.

Le Professeur Dr. Henrich Stiller, de l'Université «Johann Wolfgang Goethe» - Francfort-sur-le-Main, nous annonce qu'il a écrit un long essai sur Panait Istrati, qui paraîtra en 1981, dans la maison d'éditions «Syndikat».

Dans sa lettre envoyée, il nous précise que son ouvrage cherche à aborder l'œuvre istratienne par deux aspects complémentaires : d'abord, par la comparaison avec l'œuvre de Oscar Walter Cisek, romancier roumain d'expression allemande, qui a connu Istrati et ayant «comme commun, d'une part le bilinguisme comme base esthétique de l'œuvre et de plus une certaine couleur locale ; puis par le recours à l'analyse de Walter Benjamin sur l'art du conteur, qui reste encore à découvrir. Son essai Le narrateur. Réflexions à propos de l'œuvre de Nicolas Leskov (paru dans «Mercure de France», No 1067, juillet 1952) présente sous un jour nouveau les sources sociologiques et historiques de la narration, applicables aussi à Istrati».

*** En Grèce, une nouvelle réédition de Codine se trouve sous presse. Un colloque Nikos Kazantzaki - Panait Istrati, avec la collaboration des services culturels roumains et grecs, est prévu pour l'automne prochain.

ERRATA - Dans la Chronologie de la vie de Panait Istrati (no 15, p 10), il y a une erreur de composition. Dans le texte de l'année 1926, il faut ajouter:

- Participation au Meeting contre la Terreur blanche dans les Balkans (le 6 octobre, Salle des

*** Le Bureau de placement par Panait Istrati vient d'être réédité en Suède, par la maison d'éditions René Coeckelbergh's

Yachar KEMAL

La légende des Mille Taureaux

roman, traduit du turc par Munevver Andac

Collection DU MONDE ENTIER

Gallimard

Dole



18

PANAÏT ISTRATI en SORBONNE

Le 2-e Colloque international- PARIS 1980

Fidèle à son programme d'activité, l'Association «Les Amis de Panaït Istrati» a organisé en avril passé, le deuxième colloque international consacré à la vie et l'œuvre de l'écrivain roumain d'expression française. Comme à Nice, il y a deux ans, le colloque s'est réjoui du patronage cette fois-ci— de l'Université de Paris III - Nouvelle Sorbonne, ainsi que de la collaboration des services culturels français et roumains, étant inclus dans le cadre de l'accord culturel entre la France et la Roumanie. Une délégation roumaine, composée de Margareta Istrati, veuve de l'écrivain et du Dr. Al. Opréa, Directeur du Musée de la Littérature roumaine, ont participé aux travaux du colloque, soulignant par leur présence officielle que Panaït Istrati est un pont culturel efficace entre les deux pays.

Les travaux du colloque ont duré trois jours et se sont tenus dans l'élégante Salle des Commissions, l'un des hauts lieux de rencontre et de travail de l'Université française.

Le colloque international «Panaït Istrati»

a été ouvert par la séance solennelle du 16 avril — jour anniversaire de la mort de l'écrivain— comme un hommage posthume rendu à sa mémoire. Ce colloque a été honoré par la présence d'une assistance nombreuse, composée d'amis du grand vagabond, des admirateurs fidèles à son œuvre. Quelques membres du Comité d'Honneur de notre Association y étaient présents : Annie Guéhenno et Frédérique Lefèvre, Roger Grenier, Henri Colpi et Julian Gorkin, Président du P.E.N. Club International.

A 10 h 30, Monsieur le Professeur I. Chouillet, Président de l'Université de Paris III - Nouvelle Sorbonne, a ouvert la séance, soulignant que l'œuvre d'Istrati est une plaidoirie pour la beauté de l'Art, soldat du Droit et au service de l'homme. *«Appartenant à deux cultures, —a-t-il dit—, Panaït Istrati a été le noble exemple de l'écrivain dont la foi pour la vérité, pour la justice, et pour la liberté a été son but suprême. Il est l'écrivain qui a plaidé le message de son œuvre par sa propre expérience de vie.»*



SOMMAIRE

- 3 Panaït Istrati en Sorbonne. Le deuxième colloque international - Paris 1980 (HENRI COURBIS).
- 9 Autres flammes pour Panaït Istrati (ROGER DADOUN).
- 11 Lettres inédites : L'amitié Panaït Istrati - François Franconi (Introduction par Alexandre TALEX).
- 27 Pour nos amis qui meurent : Henry Poulaille (JEAN LECLERCQ)
- 28 Ernst Hemingway et le "cas" Panaït Istrati .
- 29 ECHOS - ECHOS - ECHOS

18 JUIN 1980

Invitée à prendre la parole, Margareta Istrati a évoqué les circonstances de sa rencontre avec Panaït, égrenant quelques souvenirs de leur vie commune, — qui ont profondément ému l'assistance. Elle a remercié l'Université de Paris et notre Association pour l'hommage apporté à son mari.

Dans sa double qualité de Président de l'Association «Les Amis de Panaït Istrati» et de séance, Marcel Mermoz a tenu l'allocution pour l'ouverture du colloque. : «*Il y a deux ans, — a-t-il dit, — après le colloque de Nice, notre Président d'Honneur Joseph Kessel m'avait promis de faire l'allocution d'ouverture de cette réunion. Nul n'était plus qualifié que lui pour honorer notre manifestation. Il convient d'abord de rappeler le souvenir des Amis qui, avec Joseph Kessel, ont aidé de leur prestige et favorisé le développement de notre Association. Ils ne sont plus, — Jean Guéhéno, Georges Friedman et Jean Stanesco. Ils avaient connu Istrati et nous ont aidé de leur judicieux conseils dans notre action.*»

Puis il a exprimé d'abord ses remerciements à l'Université de Paris (Monsieur le Recteur, Grand Chancelier, et Monsieur I. Chouillet, Président de Sorbonne-Nouvelle) pour avoir accordé leur patronage et hébergé cette manifestation scientifique internationale. Il a remercié également le Ministère des Affaires Étrangères Français et le Ministère de la Culture de Roumanie, qui ont contribué par les mesures prises à assurer le caractère international du colloque.

Après le salut apporté à la délégation roumaine, il a remercié tous les amis français, étudiants, chercheurs qui ont apporté leurs travaux.

«*Parallèlement à ce colloque, du 7 au 22 avril, est diffusé en 12 feuillets radiophoniques, Les Chardons du Baragan, à «France-Culture». Nous remercions la Direction de Radio-France d'avoir fait coïncider ces émissions avec notre colloque, ainsi que nos amis Stéphane Frontès et Georges Godebert, pour leur prodigieux travail artistique, contribuant ainsi à une large diffusion de l'œuvre d'Istrati dans notre pays.*»

Marcel Mermoz a signalé *«qu'en France, nous avons tendance à ne voir dans Istrati que le grand et extraordinaire conteur, alors qu'il fut aussi un militant ouvrier, secrétaire du syndicat des ouvriers du port de Braïla, collaborateur des journaux démocrates et en particulier de la «Roumanie Ouvrière».*

«*Cette activité militante explique que dans le «Musée du Parti Communiste Roumain» à Bucarest, il y a une salle entière consacrée aux grèves des Dockers de Braïla en 1910. Sur un panneau, se trouve la photo des trois meneurs de ces grèves, dont Panaït Istrati.*

«*Je regrette que le temps ne nous permette*

pas de lire au colloque la bonne et documentée communication du Dr. N.N. Matheescu sur : «Panaït Istrati et le Mouvement syndical», arrivée de Bucarest à la veille du colloque ! (Elle sera publiée dans nos Cahiers).

«*En fin de colloque, nous aurons le plaisir de vous convier à l'inauguration de la plaque commémorative apposée sur le numéro 24 de la rue du Colisée à Paris. Nous remercions la Ville de Paris d'avoir favorisé cette cérémonie et surtout le Ministère de la Culture de la République Socialiste de Roumanie qui a offert cette plaque au plus prestigieux de ses écrivains.*

«*Pour terminer, j'exprimerai, en tant que Président des «Amis de Panaït Istrati», mon entière gratitude au dévouement de l'équipe parisienne animée par notre secrétaire Henri Courbis. Que Messieurs Accard, Nolet, Doca, Trouverie, Marguerite André soient particulièrement remerciés. Ce sont eux, déjà, qui ont assuré le montage et le succès à Montreuil de la Grande Exposition Panaït Istrati, offerte à notre Association par le Ministère de la Culture de Roumanie. Faute de salle disponible nous n'avons pu la présenter ici et nous nous en excusons.*

«*Merci à tous d'être venus et c'est dans l'amitié d'Istrati que je déclare ce colloque ouvert avec l'espoir qu'il sera un enrichissement pour nous tous.*»

Le travaux du Colloque

Les travaux du Colloque ont duré deux jours (les 17 et 18 avril), deux séances par jour (de 9 h 30 - 12 h 30 et de 15 h - 18 h), présidées alternativement par les Professeurs Michel Cadot et Al. Opréa, Marcel Mermoz et Julian Gorkin.

Neuf communications ont été présentées dans l'ordre suivant :

— Dr. Al Opréa : Aspects inédits dans la correspondance Panaït Istrati - Romain Rolland.

Après une investigation approfondie sur la «vocation épistolaire» de Panaït Istrati et sur l'importance de son dialogue «spirituel» avec Romain Rolland, le Dr. Al Opréa a insisté sur le rôle de l'écrivain français dont les lettres sont un «admirable manuel du travail de création littéraire», un «guide pratique qui n'évite pas les aspects littéraire-pédagogiques». «*En outre, — a souligné l'universitaire roumain, — les lettres de Romain Rolland nous offrent de nombreuses pages d'exégèse pertinente sur les œuvres de Pa-*

naït Istrati, — source inépuisable de suggestions et points de repères».

Dans son analyse, le Dr. Al. Opréa a reconstitué chronologiquement la naissance du «nouveau Gorki balkanique», l'apport de Romain Rolland et les implications de cette correspondance dans leur biographie et dans l'époque. En conclusion, le Dr. Al. Opréa a apprécié que cette correspondance volumineuse (300 lettres) «n'a pas seulement la valeur d'un simple instrument documentaire, mais qu'elle est une œuvre avec des qualités intrinsèques qui la rallie à l'ensemble de la création littéraire de ces deux grands écrivains».

— Pierre Accard : L'influence des écrivains russes sur Panaït Istrati.

L'auteur de la communication a cherché quels rapprochements, quelle rencontre sont possibles entre l'œuvre et le comportement d'Istrati, et ses lectures de jeunesse des écrivains russes.

Un premier rapprochement de Gogol : la harangue célèbre de «Taras Boulba» sur l'amitié «à la cosaque» et l'amitié «orientale», opposées à l'occidentale par Istrati. Puis il évoque «Les âmes mortes» et les prévaricateurs de l'Empire.



L'anarchisme sentimental d'Istrati a pu être éveillé par les relations de Tourgueniev avec les nihilistes de son temps, autant que par ses rencontres passionnées avec ses amis épris de liberté. Pierre Accard compare, ensuite, deux récits de «chasse aux canards», de l'un et l'autre conteurs qui présentent des péripéties semblables.

Les visites qu'Istrati fera aux prisons-modèles soviétiques expliqua peut-être «Les Souvenirs de la Maison des morts» de Dostoïevski. Mais il est heurté par le dérèglement des personnages et le mysticisme qui imprègnent son œuvre.

Les auteurs vivants (Tchekov, Tolstoï et Gorki) sont rapprochés, pour le premier : l'évocation du départ des chardons de «La Steppe» ukrainienne du début des «Chardons du Baragan». L'œuvre polémique de Tolstoï et son attitude personnelle ont influencé l'adolescence d'Istrati avant que Gorki ne lui succède dans son enthousiasme. Plus de vingt ans après, la seule et

unique rencontre de ces deux écrivains, tant désirée, déconcertera Istrati par sa banalité.

La communication se finit par l'évocation de la mort de l'écrivain russe.

— Marcel Mermoz : De l'amour à la haine.

L'objet de cette communication se limite, exclusivement, aux relations de Panaït Istrati avec Henri Barbusse, y compris la fameuse campagne déclenchée contre l'écrivain roumain, après la parution de *Vers l'autre flamme*. Marcel Mermoz fait une analyse exhaustive basée sur de récents documents, qui viennent apporter des témoignages corrigeant les interprétations ou les jugements antérieurs.

L'histoire de cette amitié, — qui se métamorphose en haine, — a trois étapes bien distinctes dans la biographie de ces deux écrivains. En 1919, Panaït Istrati écrit une «lettre ouverte à Henri Barbusse», publiée dans la gazette pacifiste «La Feuille», de Genève. Il rejette l'affirmation publique de l'écrivain français, concernant «le préjugé absurde et injuste en vertu de quoi les travailleurs manuels manifestent de la méfiance et même un certain dédain pour les travailleurs intellectuels». La réplique istratienne est violente, reprochant aux intellectuels «qu'ils sont devenus un instrument d'oppression de plus», fermant leurs oreilles aux cris de douleur venus d'en bas. Barbusse répond dans le même journal, il échange 2-3 lettres personnelles avec Istrati, mais sans aucune conséquence pratique. Jusqu'en 1925, il n'y a aucune trace documentaire qui permet de savoir s'ils se sont connus et sont devenus amis. Dans une lettre à Romain Rolland (9 juillet 1925), Istrati confie qu'il a passé trois dimanches, invité par Barbusse qui lui a présenté le projet de la revue «Monde», prêt à «entreprendre une action au-dessus des partis». La réponse de Rolland est préventive, le conseillant «de ne pas faire des bêtises politiques».

La deuxième étape (1925-1928) est marquée par la série d'articles, publiés par Barbusse dans «L'Humanité» et dans lesquels il exprime son enthousiasme pour l'œuvre de Panaït Istrati «l'indomptable artiste, le jeune frère littéraire de Gorki (...) le talent violent et empoignant d'Istrati est révolutionnaire». Mais, Barbusse ne se limite pas à juger seulement l'écrivain. Dans «L'Humanité», il revendique Panaït Istrati,



Je ne crois plus à aucun credo. Je ne veux plus écouter ce que les hommes disent, mais seulement ce qu'ils font.

PANAÏ ISTRATI

comme l'un «des nôtres», ajoutant : «*Oui, nous l'avons toujours pensé ...*» — il prend une position véhémement contre ceux qui diffamaient Istrati, lui attribuant des articles anti-soviétiques. La troisième étape : la campagne furibonde et diffamatrice, déclenchée par Barbusse contre Istrati, en février 1935, dans les pages de «*Monde*» au moment où Istrati allait mourir (16 avril).

Voilà les étapes de la transformation de l'amour en haine et calomnies. Dans sa communication, Marcel Mermoz fait une analyse documentée sur les «raisons» de cette métamorphose, sur le rôle «d'instrument docile» joué par Barbusse, pour «punir» Istrati d'avoir écrit Vers l'autre flamme. Toutes les incriminations de Barbusse sont, ainsi, confrontées avec les documents de l'époque, parmi lesquels «Le dossier Panaï Istrati», rédigé par la Sigouranza, reste la preuve irréfutable que l'écrivain roumain n'a pas trahi, qu'il n'est pas devenu fasciste, agent de police, etc ...

Finalement, Marcel Mermoz évoque comment de nos jours, toute la campagne calomnieuse d'Henri Barbusse a été désavouée, même dans les pages de «*L'Humanité*», qui dans l'article publié il y a deux ans, rend justice à Panaï Istrati, lui reconnaissant «*le rôle glorieux (mais ingrat) du pionnier*».

— Daniel Lerault : Panaï Istrati et Marcel Martinet

Istrati entrera en contact avec Marcel Martinet dès le printemps 1921 quand celui-ci, directeur littéraire de *L'Humanité*, publiera dans ce journal le récit Nicolai Tziganou. Ce ne sera pas le «coup de foudre» entre Istrati et Martinet, mais une amitié un peu discontinuée qui s'affirmera et se consolidera avec le temps.

Avant leur rencontre, Martinet — essentiellement poète et révolutionnaire — sera comme Istrati «sauvé du désespoir» par Romain Rolland. En août 1914, quand Romain Rolland prend sa position héroïque «au-dessus de la mêlée», Martinet, renforcé par le courage de l'écrivain français, écrira contre la guerre Les Temps maudits, dont Romain Rolland dira que c'est une œuvre supérieure au Feu de Barbusse par ses qualités d'art et d'âme. Il est l'auteur de La nuit dont Trotsky, dans la préface à l'édition russe, dira

qu'il «*exprime le mieux le drame de la classe ouvrière française*».

Leur correspondance (6 lettres d'Istrati à Martinet et une lettre de Martinet à Istrati ont été retrouvées), peu importante quantitativement, nous révèle le ton de leur relation, leurs préoccupations, leur amitié et aussi deux faits importants, inconnus avant la découverte de ces lettres. Le premier est l'appartenance d'Istrati à la section de Nice du Parti communiste français en 1921, mais «*faute de payer régulièrement mes cotisations, les statuts m'ont mis à la porte*». Le deuxième fait important est le travail de correction apporté par Martinet aux manuscrits d'Istrati à la suite du départ de Jean-Richard Bloch de la maison Rieder. Martinet corrigera La Maison Thüringer, Nerrantsoula, le Bureau de placement.

A partir de 1929, les événements politiques (en U.R.S.S. notamment l'affaire Ghezzi, l'affaire Roussakov) et la publication de Vers l'autre flamme vont rapprocher Istrati de Martinet. Celui-ci, même s'il pense qu'Istrati s'exprime mal sur les questions politiques, comprendra que le grand conteur roumain demeure un révolutionnaire sincère, qu'il n'aurait pas été honnête de se taire, — malgré et contre l'avis de Romain Rolland, — qu'il n'est pas un traître comme l'affirmera *L'Humanité*.

En 1933, dans l'affaire Victor Serge, Istrati et Martinet se trouveront d'accord pour défendre énergiquement le révolutionnaire russe. Martinet publiera Où va la Révolution russe. L'affaire Victor Serge, qui est une défense de la Révolution d'Octobre, au moment où Istrati ira en Hollande faire une allocution radiodiffusée en faveur de la libération de Serge.

Leur ami commun Apostolis Monastirioty (auteur de la préface à Nerrantsoula) écrira à Martinet : «... *Inutile de te dire que tu es toujours pour lui (Istrati) le grand amour ...*».

Marcel Martinet fut donc, dans les dernières et terribles années de la vie d'Istrati, un des rares amis et écrivains français, «son vieux compagnon» à le comprendre et le défendre, — et l'on peut dire sans exagération qu'il remplacera dans le cœur d'Istrati, Romain Rolland.

Marcel Martinet, hélas méconnu aujourd'hui pour les mêmes raisons qu'Istrati, était une grande âme. Ils restèrent fidèles à leur idéal, grâce à une grande exigence intérieure, — malgré les insultes — demeurant de purs révolutionnaires. (résumé de l'auteur).

Deux communications ont analysé l'œuvre de Panaït Istrati :

– Ilinca Barthouil-Ionesco : *Kyra Kyalina ou Humanité et Ambiguïté* (Centre Universitaire d'Avignon)

– Titus Barbulesco : *Substrat et superstrat dans la langue de Panaït Istrati* (Professeur, Université Paris III - Nouvelle Sorbonne).

Ilinca Barthouil-Ionesco a analysé Kyra Kyalina, dans le contexte de *«la valeur permanente»* de l'œuvre de Panaït Istrati (la dialectique du récit, les valeurs dominantes, la caractérologie des personnages, les *«visages»* de l'Ambiguïté dans l'œuvre).

Le Professeur Titus Barbulesco a analysé *«la langue de ce conteur (...) quelles sont les composantes intimes – au plan structural et notamment sémantique – de son langage (...) en quoi et comment traduit-il – ou transpose-t-il –, sa langue qui lui est propre et spontanée en une autre qui lui «devient» propre et acquise tout en s'enrichissant, au cours de sa fabrication, d'emprunts, de transferts conceptuels et même phoniques, de connotations inédites en français, en un mot d'un ensemble thématique et expressif que l'on peut situer, pour simplifier, en deux contextes référentiels : substrat maternel et superstrat acquis ou appris»*.

Pour que nos lecteurs aient la possibilité de connaître, avec fidélité, l'apport scientifique de ces deux communications à l'exégèse istratienne, – nous avons demandé à leurs auteurs de rédiger un résumé succinct qui seront publiés dans le prochain numéro de nos *«Cahiers»*.

– Maya Belciu : *Panaït Istrati, – mot d'amour, mot de passe*

Tendre évocation de l'éternel vagabond, qui *«cherchait partout, dans les âmes, dans l'amitié, le sublime absolu (...) cette goutte de sublime seule qui existe, qui fait la vie (...) elle seule qui tourmente l'homme, plus que la faim, plus que la*

maladie, plus que l'idée de la mort, – «symbole de toute l'éternité». Évocation inspirée et qui nous a fait revivre la course folle du Pèlerin du Cœur, de par le monde, toujours *«ayant besoin de l'amitié comme de l'air et de l'eau»*, et en même temps pour comprendre quand «on dit Istrati, on dit amour, amour qu'on reçoit, amour qu'on donne, amour qu'on partage, sans bornes illimitées».

– N. Gheorghiu : *Pages inédites de Panaït Istrati*

Lecture, sans commentaire, de deux lettres d'Istrati à François Franzoni, – pages d'émouvante confession et d'amitié fraternelle –, écrites pendant qu'il vivait retiré à Braïla (1930).

– Alexandre Talex : *Les dernières années de Panaït Istrati*.

Évocation d'une période de vie inconnue en Occident, reconstituée sur la base de la correspondance d'Istrati avec le poète suisse François Franzoni et l'écrivain grec Nikos Kazantzaki.

Pour les années 1930-1931, les lettres adressées à Franzoni nous dévoilent un Panaït Istrati vaincu et malade. Il a perdu sa foi sociale, il a renoncé à son rêve d'une humanité meilleure. Ses relations d'amitié avec les écrivains français, rompues. Solitude totale, misère matérielle, doute de soi-même, haine de partout.

Toutes ces choses se révèlent dans cette correspondance où l'amitié reste encore vive, chaleureuse, compréhensive et qui aide Istrati à reprendre des forces pour continuer son œuvre.

L'amitié avec Nikos Kazantzaki a été reprise, en 1932, trois ans après leur séparation en URSS. Cette correspondance contient 19 lettres, qui témoignent leur besoin de communiquer, de se confesser sur leurs projets, sur les misères de la vie, – «deux hommes vrais, au cœur saignant et héroïque, voués à la sainte Amitié», le plus noble des sentiments humains et le seul capable à peupler notre solitude, la faisant supportable.

Alexandre Talex a souligné avec des extraits de cette correspondance, combien vive a été

" Istrati n'est pas de ces météores qui disparaissent après un instant d'éclat. On parlera de lui, plus longtemps. Il survivra peut-être à beaucoup de gloires littéraires d'aujourd'hui."

ROMAIN ROLLAND

(Lettre à JEAN GUÉHENNO,
du 20 avril 1935).

l'amitié entre ces deux écrivains ; en même temps, il a avancé l'idée que Nikos Kazantzaki se dévoile dans ses lettres, solidaire avec « l'Homme qui n'adhère à rien ».

«Toi, Panaït, tu es une grande idée. Je suis sûr de toi, je n'ai pas peur ! Si tu pars un jour, la terre sera sensiblement refroidie. Reste, brûle, mobilise toutes tes forces, crois —comme moi— au miracle».

En final de sa communication, Alexandre Talex a évoqué une intéressante controverse épistolaire Istrati-Rolland, concernant Kazantzaki, inédite et dans laquelle Istrati s'est rangé à côté de son ami grec.



Les communications ont été appuyées par une documentation approfondie et ont apporté des informations inédites, très utiles pour la recherche littéraire, concernant la vie et l'œuvre de l'écrivain. Les discussions ont marqué le sérieux des travaux du colloque, ainsi que le niveau scientifique des communications présentées. (Le Prof. Michel Cadot, Julian Gorkin, Alexandre Talex et Sanda Stolojan ont apporté une précieuse contribution, par les questions posées et par les commentaires qui ont contribué à éclaircir certains problèmes).

Nous avons l'intention de réunir dans un ouvrage compact les travaux de ces deux colloques «Panaït Istrati», organisés par notre Association à Nice (1978) et à Paris (1980).



Dans l'après-midi du 18 avril, a eu lieu la clôture du deuxième Colloque International «Panaït Istrati», dans le cadre d'une séance de clôture où Marcel Mermoz et le Dr. Al. Opréa ont souligné la réussite de cette manifestation, les contributions utiles pour la recherche littéraire. Ils ont



fait quelques suggestions pour l'avenir, surtout en vue du centenaire de la naissance d'Istrati (1984).

Une réception dans les salons de la Chancellerie, offerte par l'Université de la Nouvelle Sorbonne et la «Fondation Panaït Istrati» a été honorée par la présence de M. le Président de l'Université de Paris III, MM. Soare et Branzaru, Conseillers à l'Ambassade de Roumanie et les nombreux participants aux travaux du colloque.



Le samedi 19 avril, à 11 h, sous les rayons du soleil printanier, a été inaugurée la plaque commémorative «Panaït Istrati», apposée sur l'immeuble du 24, rue du Colisée. Dans l'assistance : des représentants de la Municipalité de la Ville de Paris, du Ministère des Affaires Étrangères de France, de l'Ambassade de Roumanie et nombreux amis et admirateurs de l'écrivain.

Marcel Mermoz a tenu une allocution, évoquant l'histoire du «24, rue du Colisée», où, dans ce sous-sol, Istrati avait écrit ses œuvres majeures et a remercié le Ministère de la Culture de Roumanie pour le don de la plaque commémorative. Au nom de la délégation roumaine, le Dr. Al. Opréa remercia l'association pour l'hommage rendu à l'écrivain franco-roumain, Panaït Istrati.

La plaque commémorative a été découverte par Magareta Istrati et Marcel Mermoz.

HENRI COURBIS

*** L'OEUVRE D'ISTRATI EN «FOLIO»

Les éditions Gallimard ont décidé de passer l'œuvre romanesque de Panaït Istrati, dans la collection «Folio». Le contrat signé prévoit la parution en 1981 de Kyra Kyralina, Oncle Anghel, Présentation des Haïdoucs, Domnitza de Snagov, Codine et Mikhail. Deux volumes au moins seront publiés au premier trimestre 1981. Le reste de l'œuvre suivra après la parution des titres susmentionnés.

Voilà une très bonne nouvelle, qui va réjouir nos «Amis» surtout ceux qui ont réclamé, dans de nombreuses lettres, les livres de Panaït Istrati, dans une collection à un prix accessible. Les nouvelles générations auront également la possibilité de connaître un écrivain dont l'œuvre donne quelques réponses à leurs aspirations.



« Les Chardons du Baragan »

« Autres flammes pour Panaït Istrati »



HOMMAGE DE «FRANCE-CULTURE» À PANAÏT ISTRATI



Le souvenir et l'œuvre de Panaït Istrati sont évoqués depuis longtemps à «France-Culture». Dans ses studios, Joseph Kessel a égrené ses rencontres fraternelles avec «le Lion de l'Amitié», interviewé par Roger Grenier à l'occasion de la réédition «Oeuvres de Panaït Istrati», par Gallimard ; sur l'antenne de France-Culture ont été diffusés une lecture dramatisée de Nerrantsoula, le scénario de Roger Grenier pour les Haidoucs, les matinées littéraires de Roger Vrigny ... Pour la réussite artistique de toutes ces manifestations, l'ami Georges Godebert a toujours été le premier, avec ses initiatives, sa capacité professionnelle et son attachement istratien.

Dans le mouvement de reconnaissance et de résurgence de Panaït Istrati qu'anime avec une passion constante et une efficacité croissante l'Association des Amis de Panaït Istrati, les colloques de Nice et de Paris ont joué un rôle important. Mais il manquait une vaste audience publique, qui soit à la mesure de la célébrité et de l'influence de l'écrivain roumain entre les deux guerres. Une pareille ouverture ne pouvait être assurée que par la radiodiffusion, et plus précisément par FRANCE - CULTURE, qui a assumé ici pleinement ses responsabilités culturelles. Après la remarquable mise en ondes des Chardons du Baragan par Stéphane Frontès et Georges Godebert, les «Chemins de la Connaissance» ont diffusé, du 2 au 13 juin, une série de dix émissions éclairant les facettes multiples de Panaït Istrati.

Nous avons intitulé cette série «Autres flammes pour Panaït Istrati», afin de réactualiser le titre de son fulgurant témoignage, Vers l'autre flamme, mais aussi pour manifester ce «retour de flamme» que constitue le regain actuel d'intérêt pour l'œuvre d'Istrati ; enfin et surtout parce que Panaït Istrati était tout feu, tout flamme, et qu'il convenait de préserver, dans sa différence, son altérité qui est la nôtre, la flamboyante énergie de Panaït ...

Nous avons pu bénéficier pour cette réalisation du passage à Paris des deux écrivains roumains, Alexandre Talex, et le Dr. Al. Opréa, qui ont apporté de précieuses informations et porté un regard régénérateur sur la personne et l'œuvre d'Istrati ; nous avons sollicité aussi l'intervention érudite d'universitaires comme Mme Barthouil-Ionesco et M. Barbulesco ; Roger Grenier a précisé les conditions dans lesquelles s'était effectuée la réédition des œuvres d'Istrati ; Marcel Mermoz, dans une analyse solidement documentée et vibrante d'amitié fraternelle, faisait le point sur la position Barbusse et communistes à l'égard d'Istrati ; et il nous a semblé qu'il était significatif et nécessaire de donner la parole à Gérard Ponthieu, l'animateur de la revue d'inspiration reichienne, Sexpol, pour qu'il puisse attester de la chaleureuse présence d'Istrati dans la plus vivace réflexion contemporaine.

Dans cet espèce d'obscurantisme au néon ou tout — mensonges, veuleries, bêtises, mystifications — passe, la parole d'Istrati tremble encore comme une lueur d'espérance.

ROGER DADOUN

De nouveau «France-Culture» a renouvelé cette année son estime et son amour pour l'œuvre de Panaït Istrati, mettant en ondes l'adaptation radiophonique des Chardons du Baragan, en 12 séries, programmées entre les 7 et 22 avril 1980. Une série de 10 émissions, intitulée Autres flammes pour Panaït Istrati, a été diffusée entre le 2 et le 13 juin 1980, dans le cadre de «Chemins de la connaissance».

Les Chardons du Baragan ont été transposés par l'écrivain Stéphane Frontès, très connu par d'autres adaptations magistralement réalisées. Grâce à son amour et à sa compréhension de l'œuvre istratienne, Les Chardons du Baragan ont conservé, dans cette version radiophonique, l'atmosphère et le message du livre. Ce n'est pas par hasard, qu'un quotidien parisien a apprécié, avec enthousiasme ce «spectacle» transmis par la voie des ondes : «Voici cette épopée transposée aujourd'hui à la radio, en une fresque sonore, comme l'eût peut-être imaginée l'auteur. Le vent du Baragan apporte le plus poétique et le plus poignant des récits d'Istrati. Évocation magique de l'enfance, cette histoire commence à la manière des contes de fées pour se dénouer en cauchemar. Car les chardons, plus menaçants, incarnent la révolte de tout un peuple».

Il faut mentionner, aussi, avec éloges la musique originale et les chansons populaires roumaines, harmonisées par le compositeur Edgar Cosma, ainsi que la maîtrise magistrale du réalisateur Georges Godebert.

* * * *

Autres flammes pour Panaït Istrati est dûe à l'initiative de l'écrivain Roger Dadoun, qui a voulu accentuer ce «retour de flamme» qui constitue «le regain actuel d'intérêt pour l'œuvre d'Istrati».

Roger Dadoun explique — dans cette page — les intentions qui ont provoqué ces dialogues radiophoniques sur Panaït Istrati, — l'homme et l'œuvre.

A ces paroles, nous ajoutons le programme de ces dix émissions dont le réalisateur est l'infatigable Georges Godebert :

- 2 juin : Le flux du désir (Roger Dadoun a évoqué avec Gérard Ponthieu, une inspiration essentielle de l'œuvre d'Istrati, la Loi du Désir, illustrée dans son récit Tsatsa Minnka).
- 3 juin : Vagabondages d'Istrati (Les principales trajectoires de sa vie mouvementée, décrites par Alexandre Talex).
- 4 juin : La Rumeur meurtrière (Roger Dadoun s'entretient avec Marcel Mermoz de la campagne de calomnies lancées par Henri Barbusse et les communistes contre Panaït Istrati).
- 5 juin : Romain Rolland et Istrati (Le Dr. Al. Opréa décrit les liens profonds et intenses qui unissaient le grand écrivain français et son émule roumain).
- 6 juin : La Croisade du Roumanisme : (Alexandre Talex raconte la collaboration d'Istrati à la jeune et courageuse revue La Croisade du Roumanisme).
- 9 juin : Obscures facettes d'Istrati (Roger Dadoun s'entretient avec Mme Barthouil-Ionesco de divers aspects peu connus de l'univers d'Istrati, repérés dans Kyra Kyralina).
- 10 juin : Vers l'autre flamme (Roger Dadoun et Gérard Ponthieu analysent le témoignage prophétique de Panaït Istrati sur la Russie stalinienne).
- 11 juin : Une œuvre multiforme (Le Dr. Al. Opréa met en lumière la variété et l'originalité de l'écriture de Panaït Istrati).
- 12 juin : Les langues d'Istrati : (Titus Barbulesco étudie les formes de langage et de style dans l'œuvre d'Istrati).
- 13 juin : Istrati, écrivain de demain ? (Roger Grenier raconte l'aventure de l'œuvre d'Istrati - annonciatrice peut-être d'un autre avenir, d'un retour de flamme).

* * * *

Pour cet hommage, valeureux et émouvant, nous remercions la Direction de «France-Culture», qui a continué le débat, provoqué par le colloque international «Panaït Istrati» à la Sorbonne. Cette large audience publique constitue un hommage et un rappel de la renommée et de l'influence de l'écrivain roumain à l'époque.

Nous remercions également nos amis Stéphane Frontès, Roger Dadoun et Georges Godebert pour leur dévouement istratien et pour la force artistique de leur travail.





L'AMITIÉ PANAÏT ISTRATI- FRANÇOIS FRANZONI

PANAÏT ISTRATI quitte l'Occident, dans l'été 1930 et retourne définitivement en Roumanie. Il est dégoûté de la civilisation moderne, poussée "sur le chemin de la soif de s'enrichir à tout prix et de la débauche dépourvue de tout entrain sincère". Il est devenu presque misanthrope et se considère un "vaincu". Ses magnifiques "marottes" (amitié, idéal social et femme-compagnon de toute épreuve) sont effondrées. La tuberculose l'a repris et ses forces diminuent.

"Je ne crois plus rien. Je n'aime plus rien. Fendu en deux, entre une âme qui presque ne veut pas mourir (mais que je tue) et une autre qui veut naître, mais dont j'ai peur".

Il n'a qu'une seule issue : refaire son équilibre intérieur, c'est à dire de regagner la confiance en soi-même, parce que -disait-il- "c'est l'état de ma carcasse, lui-même, conséquence de l'état de mon âme".

Mais que pourrait-il l'aider ? Seulement l'Amitié, dont la présence fait que notre solitude devienne moins mortelle et la vie supportable.

Cette espoir de se redresser, par l'Amitié, l'avait préoccupé tout le long du chemin vers son pays natal. A Genève, il se souvient d'un poète graphologue de renommée européenne qui résidait là. C'est François Franzoni, auquel il avait envoyé, trois ans auparavant, son écriture et l'"expertise" a été tellement pénétrante qu'il avait communiqué à Rolland (le 27 juillet 1927) son émotion : "C'est extraordinaire de vérité. J'en suis bouleversé".

Il bat à sa porte... "Ce soir-là -raconte Renée, la femme du poète - Franzoni était chez lui, assis devant une table, entouré de sa famille. Le téléphone retentit... Une voix féminine s'entend : "Mon mari et moi avons à notre domicile un personnage stupéfiant, odieux et merveilleux. C'est l'écrivain Panaït Istrati. Il arrive de Paris ; il est atrocement malheureux et veut absolument vous voir (...). Soudain l'étranger est devant la porte, décharné, très grand, très noir, aigle ou corbeau déplumé mais ayant gardé l'ossature de ses ailes. Il entre, il a l'air d'un prince. Il broie les mains de Franzoni qui l'observe de son côté et s'étonne de voir coexister dans ses yeux des ombres impénétrables et de brusques éclairs. Il s'assied et narre sa vie vagabonde, ouvre son cœur désespéré".

En quelques jours passés ensemble ils se retrouvent amis et frères de la même race. Au moment du départ, Franzoni fait la promesse de venir à Braïla et Panaït pleure à chaudes larmes pour cette preuve d'amitié.

François Franzoni arrive à Braïla, fin septembre 1930. Il est accueilli à la gare par le "lion de l'Amitié". Son visage - raconte le poète ge nevois- "brille de joie, néanmoins la pensée torturante a profondément creusé ses traits. Sa chevelure, il y a peu de jours, encore si noire, s'éclaircit, des cheveux blancs apparaissent partout, sur les tempes et autour du front".

Ils s'en vont à Baldovinesti pour que le poète suisse connaisse oncle Dimi, frère d'Anghel et qu'il se régale avec le panorama des marais et du Baragan. Ami tendre, François veille pendant la nuit le sommeil de Panaït en proie de son malheur. Et tous les deux - dans une lettre envoyée à Genève- ils se déclarent "à l'état de bolides en fusion qui traversent les espaces et hurlent de joie et de douleur".

Dans une page, Franzoni se confesse sur ce voyage à Braïla : "J'ai été venu auprès de Panaït comme Curvenal auprès de Tristan malade. Sur le plan des sentiments éternels, notre rencontre ne date que d'un mois, a déjà fait des lieues hors du tangible et du quotidien. La réalité n'est pas inférieure au rêve, mais au contraire le confirme et l'embellit... Panaït me conte son expérience violente et noble ; j'ai lui donné ma faculté de sympathie lucide qui, en ce qui le concerne, est illimitée. Nous passons des journées à nous découvrir l'un et l'autre et nous taire ensemble. J'admire sa puissance capable à la fois d'un amour total et d'une totale amitié".

François Franzoni apporte à Istrati, comme attention amicale, un gramophone avec quelques disques et l'"Illiade" et l'"Odysée". Le comportement de Panaït l'étonne et le charme : "L'artiste créateur, le poète qui est en lui, se passionne pour cette beauté hellénique qui est la nature même et que si peu de mes contemporains sont en état de sentir. Son instinct est infailible. Son effort, il s'égale à ce qu'il y a de plus pur et de plus sublime. Il ne se laisse jamais prendre au charme artificiel, du frêlaté et du mièvre. Par exemple, mon poème sur Lausanne lui avait fait l'effet d'un robinet d'eau tiède ; en l'entendant il faillit dormir. Il mord d'"Illiade" comme Pan d'un rayon de miel. Très vite au courant du personnel céleste et terrestre, - dont je lui explique la généalogie, - il se laisse d'emblée entraîné par la narration épique et se transporte sans effort de la plage où Achille pleure l'absence de Briseïs et jusque dans l'Olympe où les dieux vivent comme les hommes. Il se plaît à leurs frasques et à leurs amours et parfois est secoué du grand rire salubre qui traverse l'empyrée ".(1)

33 lettres de Panaït Istrati reconstituent cette amitié, et en même temps une période dramatique de son existence. Chronique fidèle, elle marque les étapes du retour à la vie de l'écrivain roumain, ressuscité de sa propre cendre comme un autre oiseau Phoenix. Il se remet doucement en route sous l'impact des douleurs des autres. Il sent le besoin de bouger, comme auparavant, d'écrire et d'avoir des désirs. Il va souvent au Jardin Public de la ville, il allonge l'allée suspendue qui fait face au Danube, il s'émerveille de la beauté du fleuve et feuillette ses souvenirs de garçon de cabaret à la taverne de Kir Leonida; des nouveaux amis parmi les écrivains roumains de Moldavie et la découverte d'un autre frère : Isaac Horovitz, journaliste américain d'origine juive qui écrira plus tard l'émouvant témoignage Jours et nuits avec Panaït Istrati. Et finalement, une belle et jeune femme qui s'était blottie dans son cœur et avec laquelle il se marie, lui redonnant la joie de vivre." Ainsi -dit-il - je ne peux, je ne dois mourir. Toujours des marches nouvelles à gravir. Et jamais seul ! Qu'est-ce que ce mystère qui, après chaque épreuve déci-



sive, me fait découvrir et tirer du néant les reserves infinies de mon existence sans fin ?!"

Joseph Kessel, évoquant sa vie, a dit : "C'est un miracle et il faut le crier !".

Printemps 1931. Istrati invite Renée et François Franzoni pour venir à Braïla et voir le réveil de marais, le Danube charrier ses immenses glaçons, de frôler l'étendue du Baragan, toute fumante et peuplée par la poésie fantasque des chardons...

L'invitation n'a pas de suite et les lettres de Franzoni commencent à devenir de plus en plus rares. Un "malentendu" vient d'abîmer cette fraternité. La riposte de Panaït nous dévoile ce qui l'a provoqué :

" Je t'ai supprimé ton "identité" ?!?! Si je dois reprendre ce mot à mon compte, et l'appliquer à mon amié pour Mikhaïl, je devrais alors maudire le plus grand amis de mon existence, car, du jour où j'ai connu Mikhaïl, je fus un tout autre homme.

" Étais-je Mikhaïl ? Peut-être, jusqu'à un point ou plutôt je le sin-geais dans ce qu'il avait du meilleur. Mais le fait même que j'étais a-moureux de ce meilleur, prouve que moi non plus je n'étais pas fait d'une matière basse et par conséquent, j'avais une identité qui ne cherchait que sa confirmation et que nul au monde ne pouvait supprimer.

" C'est là mon raisonnement, sans phrase, ni haine.

" Pauvre Renée ! Je la plains, comme je plains tout ce bon Occident".

Deux ans plus tard, Panaït Istrati se trouve alité au Sanatorium "Filarct" de Bucarest. Une année de lit. Ici, il reçoit une lettre de Franzoni de passage à Naples. C'est le "chant de cygne" de leur amié. Panaït le renseigne - en réponse - sur son état de santé, qu'il s'était marié avec une physicienne, et finit sa lettre avec le déchirant regrét que leur amié n'était plus.

" Et voilà -ajoute-t-il- ce que je veux dire, peu avant de mourir , peut-être : " De tous les hommes que j'ai connu en Occident, deux restent dignes de tout mon amour, de toute mon estime, auxquels je dois demander pardon pour les avoir fâchés : toi et ta tante. C'est vous seuls qui avez eu pour moi le geste prompt et total. Toi, surtout, pour ces gestes plus beaux que toute l'oeuvre d'Homère, je t'embrasse ici les mains"...

Mais , que nous écoutions le Vagabond lisant par ses lettres, le récit passionnant de son amié avec le poète genevois.

Alexandre TALEX

1). François Franzoni, poète et graphologue, Genève, 1973.



Vienne, le 15-9-30

Frère,

Ta dernière preuve d'amitié m'a fait pleurer à chaudes larmes.

J'ai très mal au cœur, en ce moment.

Bref rapport de ce que j'ai fait ici, m'adressant à tous les quattres, à Albert.

Avec toute mon âme morte,
Ton PANAIT

Braila, le 18-9-30 (matin)

Amis héroïques !

Suis arrivé hier soir à 20 h.

Trouvé télégramme «bonne arrivée, Franzoni».

Ici, tout est presque prêt pour vous recevoir.

Mon état :

Fendu en deux, entre une âme qui presque ne veut pas mourir, (mais que je tue),
et une autre qui veut naître, mais dont j'ai une grande peur.

Venez, venez dans 15 jours !

Votre, tout entier,
PANAIT

Je cours au télégraphe.

Carte postale

Elevetia

M. Fr. Franzoni

Genève

4, rue Beauregard

Amitiés

PANAIT,

TRAIAN, CONSTANTINESCO

Braila, le 18-9-30

Télégramme

Septembre 1930

FRANZONI, 4, rue Beauregard, Genève

Viens après réception lettre expédiée hier avion.

PANAIT

Télégramme

18 septembre 1930

FRANZONI, 4, rue Beauregard, Genève

Reçu ton souhait aurevoir ici.

PANAIT

Braila, le 1er octobre 1930

Renée,

Nous n'avons pas encore le temps de t'écrire. Nous sommes à l'état de bolides en fusion qui traversent les espaces et hurlent de joie et de douleur.

Aussi, je ne ferai ici que prendre tes deux mains et les appuyer sur mon cœur, pour te remercier de ton sacrifice, car tu dois, malgré tout, souffrir de t'être privée, pendant un certain temps, de la présence matérielle de ce soleil de l'amitié qu'est ton François. Je dis : matérielle, et t'affirme que ce n'est que de cette présence-là que tu es privée. Pour le reste, je crois que jamais homme n'a été plus près de sa femme que François en ce moment. Et avec lui, je le suis également, près de l'amie que tu es pour moi. Je sens ton visage ami penché sur mon âme, mortellement poignardée par la vie.

Amie ! Nous ne te reverrons que le jour où tu crieras bien fort ton besoin de serrer François dans tes bras et d'avoir ma main d'ami pur dans la tienne. Nous attendons cet ordre de ton amour.

A vous trois, le meilleur de moi-même.

Votre, PANAIT

Télégramme
le 11 octobre 30

FRANZONI, 4 Beauregard, Genève

Arriverai 14 réciterai pas informer Bil. - PANAIT
Très mal, tendresses - TRA.

Télégramme
13 octobre 30

FRANZONI, chez VERDIER
12, rue Athénée, Genève

Nuit dernière grave syncope. Avis médecin poumons et cœur mauvais état. Besoin sanatorium, mais Pan refuse. Il ne pense qu'à son désastre irréparable.

CONSTANTINESCU, TRAJAN

Télégramme
14 octobre 1930

FRANZONI - Verdier
12, rue Athénée, Genève

Ai enfin atteint au sommet de mon calvaire. Dites lui de ma part, adieu pour toujours.

PAN

Mon cher François,

Braila, le 14 octobre 1930 (mardi, 17 h)

Après une dernière nuit de lutte, quand j'ai cru y laisser ma raison ou ma vie, je me suis levé ce matin et j'ai tordu le cou de ma grande Bilili. Je l'ai tuée. Puis, je vous ai télégraphié ma victoire.

Elle n'en est pas une, car c'est ma propre âme que j'ai tuée en même temps.

Il le fallait, pour obéir au destin qu'elle s'est tracé :

« Silence, pendant que nos deux vies nouvelles se font ! », m'a-t-elle ordonné dans sa dernière lettre, sans penser à mon cœur qui hurlait.

Voici ce silence désiré. Il sera celui du plus triste cimetière de ma vie.

« Plus tard, avec d'autres sentiments, nous nous retrouverons amis », m'a-t-elle dit encore.

Non ! Lorsqu'on fait des crimes et on avilit ce qu'on a adoré, ainsi qu'elle a fait, on ne parle plus d'amitié.

Cimetière.

Je t'écris ces lignes, pendant que ton gramophone chante « le Danube est gelé ».

Il est bien gelé, mon Danube, gelé pour toujours.

Et je me demande si ma vie, riche rien que de miracles, pourra faire un dernier miracle, dégelant mon Danube au soleil d'un dernier printemps.

Pour que cela soit, il faudrait que la vie me fasse revivre Carrouge, sans plus faire passer Bilili par Novi-Afon, ni moi par Vienne.

Tu remarqueras en haut et à droite de ces pages un petit trou fait à l'épingle. C'est sa main qui l'a fait, pour savoir où s'arrêter en tapant à la machine.

Je regarde ce trou et je pense à la main qui l'a fait : ce ne sera plus elle qui fermera mes yeux !

Ce ne sera celle d'une autre femme non plus !

Jeudi, 16 octobre

Nous nous ennuyons, tous, de toi.

Reçu hier ton long télégramme, auquel je t'ai longuement répondu. Sois calme. Laissons la neige nous couvrir de sa pureté silencieuse. Puis, au printemps, nous aviserons de commun accord.

Je vous embrasse tous les quatre.

Votre PANAIT

Je t'expédie ton courrier. Je suis en proie à une fièvre de cheval.

Télégramme
le 21-10-1930

FRANZONI, 4, rue Beauregard, Genève, Suisse

Saluons ton retour au foyer et regrettons l'ami vivant unique, irremplaçable que nous adorerons à jamais. Merci pour votre prompt fraternel secours moral et matériel, mais momentanément je dois rester ici, consolider âme nouvelle et foyer amical du Danube. Au revoir,

PANAÏT

Télégramme
le 22 Octobre 1930

FRANZONI, 4, rue Beauregard, Genève

Malgré état précaire de mes poumons, je ne tiens pas à aller sanatorium et même n'en ai pas les moyens, car tous fonds pendant encore trois mois sont engagés ici, mais si vous y tenez absolument je vais à Montana.

PANAÏT

Télégramme
Braïla, le 24 octobre 1930

FRANZONI, 4, rue Beauregard, Genève, Suisse

Départ impossible, avant dix novembre. Causes : bronchite généralisée et procès divorce.

PANAÏT

Télégramme
le 26 octobre 1930

FRANZONI, 4, rue Beauregard, Genève, Suisse

Ta criminelle télégramme a renversé Panaït. De nouveau au lit. Suivre lettre.

NICU, TRAJAN

Braïla, le 28-10-1930

Mon François, mes amis,

Enfin aujourd'hui, je me décide de vous écrire plus longuement, vous dire toute ma pensée au sujet de ce voyage qui pourrait tourner en aventure et de cette santé qui n'en est plus une.

J'avais dit, dans mon télégramme : « Je vais à Montana, si vous y tenez absolument ». Et dans ta lettre d'aujourd'hui, tu t'écries, François :

« - Crois-tu, grand malin, que nous allons dire non ! ».

Pourquoi pas ? Surtout si vous saviez que, dans ma pensée, exempte dans ce cas de toute malice, un scrupule amical m'a fait télégraphier : « si vous y tenez absolument », au lieu de : « si vous en prenez toute la responsabilité », le vrai sens de ce que je voulais vous dire, mais qui m'a semblé dur, peu amical.

Il s'agissait donc de responsabilité, et non de ce que vous tenez ou ne tenez pas. Maintenant, il ne s'agit plus d'aucune espèce de responsabilité, car, alea jacta est : je serai à Montana entre le 10-12 novembre.

Mais, que ce soit à Montana ou à Braïla, il y a une vérité que je vous ai cachée à tous, que je cache encore à mes trois frères d'ici et que je tiens à vous dévoiler, à vous.

Cette vérité c'est l'état de ma carcasse, lui-même conséquence de l'état de mon âme. Or, l'état de mon corps ne me permet plus, - à moi, qui me connais mieux que tous les von Muralt, - quelle que illusion que ce soit sur l'avenir de ma santé.

Depuis longtemps je sais que le miracle de mon existence physique est dû uniquement à la belle flamme de mes inombrables et magnifiques marottes. Celles-ci étaient d'autant plus magnifiques et le miracle de leur flamme d'autant plus conséquent, que je ne parvenais à rien réaliser.

Mais, voici l'ère des réalisations ! Elle commence avec la découverte de l'amitié de R.R. et finit avec l'effondrement de mon dernier pilier-marotte.

Je ne crois plus à rien. Je n'aime plus rien. Ou bien, si vous voulez, je crois et j'aime à la manière du meilleur des humains, mais plus à ma manière, qui est unique à ma connaissance !

De là : plus de miracle ! C'est l'effritement du mensonge physique !

Il s'opère, lentement mais solidement, depuis que la vie m'a révélé la plus invraisemblable inexistence de toutes mes marottes : celle de la femme-compagnon de toute épreuve (il est vrai que mon choix en fut peu banal, mais, ai-je jamais aimé la moindre chose banale ?).

Maintenant, délivré de ma dernière ressource de vie : ma grande souffrance charnelle, je me sens totalement vide. (Peut-être, tout à fait vide, non, puisque je m'aperçois, depuis dix jours que je ne quitte plus le lit, que ma vaillante pitrine fabrique jour et nuit l'expression morbide de sa dernière manifestation vitale : toux et expectoration de tous les quarts d'heure).

(manque la signature)

Télégramme
le 30 octobre 1930

FRANZONI, 4, rue Beauregard, Genève, Suisse

Tout est pardonné. Mais je voudrais un peu de paix. Suis bien fatigué et santé nullement satisfaisante. Lettre suite. Amitié.

PANAÏT

Ami François,

Braïla, le 3 novembre 1930

Je t'avoue mon impossibilité de tenir tête à l'affectueux courrier postal et télégraphique, qui me vient de Genève.

1) Malade et presque misanthrope ;
2) J'ai horreur du papier blanc et de l'encre ;
3) Ici, c'est l'hôpital : Polixenia souffre d'une luxation de la main droite ; Nici est frappé d'un empoisonnement de l'estomac ; oncle Dimi gît dans ton lit, refroidi, gravement malade, il est possible que je le perde.

4) La misère, atroce dans tout le pays, à cause du dumping soviétique, vient frapper à ma porte, dans la personne de tant de gens dignes de pitié, auxquels je ne peux rien refuser, tant que sur ma table se trouve un morceau de pain.

5) La fille aînée de l'oncle Dimi doit se marier et, moi, je dois aider la famille à se débarrasser d'elle, c'est à dire, à trouver les 15 ou 20 mille lei qu'il leur faut dans cette circonstance.

6) Le fils de l'oncle, libéré du service, arrive à la maison, nu comme un ver. Je dois faire le nécessaire.

Aussi, je ne puis que te remercier, vous remercier, du fond de mon cœur, pour tout ce que vous avez fait pour moi, et vous annoncer ma décision inébranlable de rester ici. Il m'est impossible de désertier la détresse que j'ai sous les yeux, dussé-je périr avec ceux qui comptent sur moi. Du reste, ma santé se remet doucement, sous le choc des malheurs des autres.

J'ai oublié complètement Bilili et je ne souffre plus du tout, du tout. Je vous le jure. C'est pourquoi je prie Suzanne et Claire-Lise de ne plus se donner la peine de me consoler, mais si elles ont des histoires drôles à me raconter, de le faire vivement. J'aime mieux cela que leur tragique devoir, bien inutile.

Quant à toi, mon ami, quant aux insinuations perfides de la limace, qui t'a fait souffrir, vraiment, je suis bien embarrassé de répondre quoi que ce fut. Toi, tu es désœuvré et malade de nerfs. Et Henri est un peintre-limace. Si je te disais ce qu'il a été ici et jusqu'où il a poussé sa perfidie, tu en serais heureux et furieux à la fois. Mais je n'ai pas le temps d'écrire. Je dois courir par toute la ville, voir comment sauver les autres et ne pas périr moi-même. Pour se faire, l'argent est le meilleur remède. Je le cherche et je le trouve, tant bien que mal, avec des intérêts de 30 % !

Aussi, veuillez, pour le moment considérer comme perdus les 100 francs de M. Bois-sier et les 500 de Renée. Si je meurs (nous sommes ici à la veille d'un soulèvement pay-san) sache que Albert Verdier possède de moi un «reçu» fictif de 20 000 or. Je le lui ai confié, il y a 4 mois, dans la crainte que je deviendrai fou, que ma femme me mettrait sous interdiction et que Bilili resterait sans argent. Je lui recommandais de mettre une saisie sur mon revenu. Ce reçu peut donc dédommager ceux à qui je dois de l'argent, car toutes mes dettes, ensemble, n'atteignent pas cette somme.

Enfin, j'attends la neige, notre bonne, lourde, silencieuse neige, qui engloutit tout, joies passagères et souffrances permanentes.

J'ai aussi une grande soif d'aimer une créature féminine qui soit simple, bête même, mais jeune et, si possible, un peu amoureuse de moi, ne serait-ce que pour la durée de cet hiver. Au printemps, nous verrons.

Toi, vous là-bas, si vous pouvez encore m'aimer tel que vous me voyez, j'en serais heureux. Sinon, oubliez-moi. Pour le moment. Au printemps, je serai sûrement bien différent, et vous me pardonnerez mon ingratitude.

Mais, maintenant, c'est dur, ici. On n'a vraiment pas le temps de penser à soi. (Dans nos villages, le désespoir fait aux membres d'une même famille s'entre-tuer comme à la guerre. Pour une question de 30 fr. or, parfois. Entendez-vous ? 30 fr. or !).

Et quand même, je joue au paquet, je rigole avec mes amis et leur cache toutes mes pensées intimes, car, ni eux ni personne ne pourrait me suivre dans les plongeons que je fais à tout instant dans le gouffre de cette affreuse existence.

Hier, une vieille dame est venue m'apporter des chrysanthèmes pour au moins mille lei. Je n'étais pas là. Si j'avais été, je l'aurais jetée à la rue avec ses fleurs, ses hommages et ses 70 ans.

Ah !, que je suis malheureux ce soir. Il est minuit. Tout le monde dort, et l'oncle Dimi râle dans son sommeil. Il est malade aussi parce que son fils n'a pas de vêtements et qu'il ne peut pas marier sa fille «honorablement», c'est-à-dire, lui donner en dot la vache et les 10 000 lei que le garçon lui demande, en même temps que Marioara.

C'est bête, mais c'est vrai.

(lettre sans fin)

Braila, le 9 XI 1930

Mon Frère,

J'aurais tant voulu que tu sois là, pour que tu me dises comment était mon visage ce matin ! (Oh, la malédiction qui veut que je perde d'abord une chose, pour que je sache l'apprécier hautement ! Cela a toujours été ainsi ! Seigneur ! Comment finirai-je mes jours ?).

Mon visage ! Je l'ai senti, ce matin, tout petit, blotti dans mon cœur, mais lourd de tous les burins qui travaillent ma pauvre âme. Et mille désirs me soulevaient de mon lit et m'éparpillaient à travers les espaces. Alors j'ai pris toutes tes lettres et je les ai relues. Cette lecture n'a fait qu'exaspérer encore plus mon impossible besoin de prendre le large en ce moment quand une impérieuse sagesse m'ordonne de me tenir tranquille.

Oui : la tempête dévastatrice qui souffle dans toutes tes lettres m'a mis à un doigt de boucler ma valise et bondir dans la rue, comme du temps où je laissais ma mère en larmes pour filer en Égypte. Longuement, mes yeux ont contemplé les 5 billets de 100 que Renée m'a envoyés et que je garde sous mon oreiller. Ils sont le talisman qui me rassure contre le danger de la stabilité forcée.

Cette contemplation m'a donné un peu de calme. Je me suis dit : «Je ne donnerai plus ces sous à ma cousine pour se marier. Qu'elle crève ! Moi aussi j'ai le droit d'être secouru».

Puis, je me suis recouché et fait, de nouveau, le douloureux bilan de ma vie. Et de nouveau il s'est soldé par le gros déficit que je n'oublierai jusqu'à ma tombe.

Car ces jours-ci, un événement imprévu m'a permis de constater, comme jamais, l'ampleur de ce déficit.

Figure-toi : j'ai fait la connaissance, un peu plus intime, d'une jeune fille (22 ans), étudiante à Bucarest, venue ici, chez ses parents, pour une semaine. Elle prend cette année sa licence en physique et chimie, veut aller à Paris pour consolider ses études et, peut-être, trouver un emploi sérieux. Elle m'est, un tout petit peu, parente.

Nous l'avons eue chez nous, ainsi que sa mère, (qui a peur de moi pour sa fille), trois jours de suite. Causeries, mangeailles, gramo, flirt. Une drôle de sympathie s'est immédiatement établie entre nous. Cette sympathie s'explique venant d'elle. Mais, venant de moi ? Et pour une physicienne ?! Car elle est physicienne, c'est-à-dire, méthodique, raisonnée, précise dans tout ce qu'elle fait et dit (...), très belle et même coquette.

Enfin, elle est repartie à Bucarest. Maintenant, (depuis j'oppose sa personnalité, assez forte, à celle qui m'a broyé l'existence : il n'y a aucune comparaison possible et il n'y en aura jamais, dussé-je connaître toutes les femmes de la terre. Toutes seront des carpes !

Lourd déficit !

Ami ! Que dois-je faire de mon pauvre sang de mâle ? D'une femme qui est à mon goût, comme femme. Comme personnalité, je ne l'ai appréciée qu'à partir de l'instant où, prenant calmement ta photo et admirant tes yeux, ta bouche, ton front, elle m'a dit : «Ce doit être un homme très intéressant. C'est votre ami ?» — «Le meilleur». — «Vous devez en avoir, des bons. Moi, je n'en ai aucun. Et je déteste tous les jeunes, même quand ils sont intelligents».

Que dois-je faire ? Je pense à elle avec une sympathie, toute traversée de fleches empoisonnées. Où en est mon élan d'hier ? Et cependant, je dois bouger, pour éviter un irréparable, pour mon salut : je dois chasser à jamais l'adorable néfasté.

François ! Conseille-moi. (Dès que j'aurai une lettre d'elle, je te l'enverrai. Ça va voir dans son âme)

Ma santé est presque excellente. Le temps : tel que tu l'as laissé, avec des ciels encore plus beaux et des rues tapissées de feuilles de cuivre que le vent promène par toute la ville.

Plus donc question de sana, mais, venir vous retrouver, oui. Quand ? — Pas avant février. Je veux la neige, le «Danube gelé», le silence blanc et ... une âme, une, pas deux, et toutes deux informes.

Direz-vous que je vous ai tiré une carotte ? — Dites, dites de moi les choses les plus mauvaises : je les mérite, toutes. Et quand vous aurez tout dit, vous me désirerez encore. Car je suis le poison dont on ne peut se passer qu'en ébréchant sa vie. (Du reste, vous pouvez renverser les rôles, ce serait la même chose).

Que fait-elle, la compréhensive Suzanne ? Elle ne m'écrit plus. Et la brave Clairon ? Je n'ai pas envie de leur écrire, je ne sais pas pourquoi, — Écris-moi beaucoup, François. Ici, tu es présent, que chacun de nous soit seul ou que nous soyons réunis. On t'aime. Veux-tu remettre la lettre ci-jointe à Boissonas ? Je n'ai aucune raison de lui écrire.

Ton PANAIT

Carte postale

Braila, le 11 novembre 1930

Est-ce toi qui m'envoie les deux tue-mouches ? Merci de tout cœur. Nous n'en ratons pas une !

Je m'ennuie de ne plus pouvoir te lire souvent. Es-tu trop occupé, ou tu ne m'aimes plus tant ?

Suzanne aussi ne m'écrit plus. Dois-je être rien que malade, pour que vous m'écriviez souvent ?

Ton PANAIT

Braila, le 14 novembre 1930

C'est inouï, François, ce qu'il fait beau chez nous ! Tous les matins et soirs, le soleil m'émerveille de ses couleurs que tu as tant admirées. Aussi, je vais souvent au Jardin Public, je longe l'allée suspendue qui fait face au Danube et que j'aime encore plus depuis que tu t'y es tant complu.

Hélas, je n'entends plus la voix de mon nouveau et vieil Mikhaïl, qui débitait, d'une façon si aisée, des choses si belles et si variées, qu'on serait resté des heures à l'écouter. Trajan, Nico et Polixenia non plus ne peuvent plus t'oublier, et dix fois par jour, tantôt

l'un, tantôt l'autre, se précipite sur moi pour me rappeler comment tu étais, comment tu disais, comment du riais ou comment tu faisais ceci et cela.

Écoute, François : en janvier, j'aurai fini avec mes lourds paiements ici, je n'aurai plus que mes malheureux, qui, vraiment, ne m'écrasent avec leur misère que parce que je suis trop endetté en ce moment, mais, en janvier ou en février je n'aurai plus de dettes, et alors sache que je me propose de vous offrir, à toi et à Renée, le voyage aller et retour Genève-Braila.

Passer, ici, le mois de mars ; voir le réveil de la nature et le Danube charrier ses immenses glaçons ; vous perdre dans la campagne du Baragan que Jérémie vous montrait toute fumante, — dis si ce n'est pas là un projet qu'il faut absolument réaliser ?

Maintenant, tâche de ne pas faire de nouveau, devant cette proposition, comme tu as déjà fait parfois, c'est-à-dire, te vexant comme un vilain Occidental et croire tout de suite que mon offre n'est rien d'autre qu'une façon de vous rembourser ce que la meilleure Genève m'a avancé ! Oh, ne penses pas cela, surtout, car, je te battraï. Je ne suis pas si prompt à rembourser, à des amis qui ne crèvent pas de faim, les sommes qu'ils ont eu l'obligence de me prêter ou donner.

C'est tout simplement par passion amicale, que je vous propose ce voyage, auquel j'espère que tante Zoé me fera la grande joie de se joindre. Rien qu'à l'idée de vous voir ici tous trois, et je deviens fou de plaisir. C'est, du reste, la meilleure façon dont vous pourriez vous prendre pour me guérir, sans l'aide de sanas.

Réponds-moi à ce sujet. Et écris-moi plus souvent. Pourquoi ne m'écris-tu plus ? Est-ce par manque de temps ou parce que tu m'aimes moins ? (Et pourquoi m'aimerais-tu moins ?).

Ci-joint, une lettre de cette amie de Bucarest, dont je te parlais dans ma dernière lettre. Veux-tu me faire le plaisir et voir un peu ce que son âme, sa nature, a de bon et de mauvais ?

(Voilà que je suis tout d'un coup triste !).

Mon meilleur cœur, à toi, à vous deux, à tante et à nos bons amis de là-bas.

Votre PANAIT

Carte postale

Braila, le 22 novembre 1930

Excuse que j'ai cessé de t'écrire. J'ai eu une rechute, que j'ai crue passagère, mais voilà 8 jours que je suis de nouveau au lit.

Ton télégramme m'a fait du bien. Écris-moi ! C'est ma tête qui va mal. Et aussitôt le corps s'en ressent. Ce sera ainsi jusqu'à la fin de mes jours, pour une raison ou pour une autre. — Amitié,

PAN

Carte postale

Jasi, le 28 novembre 1930

Ami, je suis ici pour peu de temps et presque malgré moi : le bruit ayant couru à Bucarest et ici à Jasi, que je me meure à Braila, deux bons amis (que tu dois absolument connaître un jour), un professeur docteur et le plus grand romancier roumain sont venus me chercher et m'amener à Jasi, où vit un petit monde meilleur. Je ne reçois pas le courrier ici, mais, bientôt, je le lirai à Braila, et je te lirai.

Amitiés, PAN

Braila, le 1er décembre 1930

Ami François,

Je rentre de Jassy, où je viens de passer une semaine de bonne vie moldave, une vie que tu dois absolument connaître et qu'on ne peut comparer à aucune autre vie de toutes celles que nous connaissons. J'avais l'intention de te la décrire longuement, dès mon retour. Et voilà qu'une mauvaise nouvelle, que je trouve dans tes lettres, me glace le cœur, me brise l'élan : Renée m'a donc supprimé de sa vie jusqu'à te défendre de prononcer mon nom en sa présence.

Certes, je suis coupable devant elle, comme devant toi, comme devant tous mes bons amis, comme devant moi-même. J'ai vu la blessure que je lui causais, alors même que tu me lisais ses affectueuses lignes, à Braïla. Et je peux dire aujourd'hui, dans cette expérience encore, que je vais bien voir dans le cœur humain. Sa haine ne me surprend qu'à moitié : c'est là où, pareille à Bilili, mais dans un autre domaine, elle m'écrase bien au-delà de ce qui serait juste.

Voilà où je suis meilleur que le meilleur des humains : jamais je ne me suis rendu coupable d'une telle haine, jamais je n'ai dit qu'un nom quelconque ne doit plus être prononcé devant moi, même si la personne qui porte ce nom m'avait poussé à la mort, à la folie, à la laideur. Non, je ne peux pas haïr de cette haine-là. ! Et celui ou celle qui m'a fait le plus de mal, peut, en tout temps, s'il reconnaît sa faute, venir me tendre sa main. Je la lui serrerai sans rancune.

Je t'ai supprimé ton « identité » ?!?!

Qu'est-ce que c'est que ce mot encore, vide de toute compréhension sensée ? Une phrase conventionnelle comme tant d'autres dont se gargarise le plus imbécile des Occidentaux !

Si je dois reprendre ce mot à mon compte et l'appliquer à mon amitié pour Mikhaïl, je devrais alors maudire le plus grand ami de mon existence, car, du jour où j'ai connu Mikhaïl, je fus un tout autre homme. Étais-je Mikhaïl ? Peut-être, jusqu'à un point, ou, plutôt, je le singeais dans ce qu'il avait de meilleur. Mais, le fait même que j'étais amoureux de ce meilleur prouve que moi non plus je n'étais pas fait d'une matière basse, et, par conséquent, j'avais une identité qui ne cherchait que sa confirmation et que nul au monde ne pouvait supprimer.

C'est là mon raisonnement, sans phrase, ni haine.

Pauvre Renée. Je la plains, comme je plains tout ce pauvre bon Occident. Et je ne peux que m'étonner encore plus, constatant combien ton cœur a pu se défendre d'une haine si mortelle, pardonner promptement, comprendre et aimer. Comment peux-tu, bon Dieu, m'aimer encore ! Car il n'y a pas de doute, je sens ton amour. Mais sache que rien ne sera perdu ! Renée s'en apercevra un jour. Je lui pardonne.

A bientôt, une autre lettre. (Je dois sortir).

Ton PANAIT

Avec Marga, plus de suite.

Braïla, le 6 décembre 1930

Cher François,

Lundi dernier, en t'écrivant, je me promettais de reprendre la plume le lendemain même et continuer ainsi 2 ou 3 jours de suite, sur les thèmes abondants des trois lettres de toi, que j'ai trouvées ici, à mon retour de Jassy. Maintenant, c'est vendredi. Les thèmes, n'étant plus chauffés par ma vitalité de toute épreuve, ne font dans ma tête qu'un bourdonnement assez confus, vain, triste.

C'est que, depuis lundi, j'ai eu beaucoup à méditer sur un évènement que je t'ai fait connaître : c'est le suicide du brave Francisc Farago. Il m'a absorbé. Car, j'estimais énormément cet homme et j'ai tout fait pour le comprendre, mais nous n'étions pas des intimes. Toutefois, je savais que dans son appartement, sis au premier étage de la banque où tu as fait sa connaissance, il se livrait, la nuit, à toutes sortes de travaux bizarres : merveilleux atelier de menuiserie fine, autre atelier de radiophonie, le plus complet de la ville et un laboratoire de chimie comme aucun médecin d'ici ne peut se vanter d'en avoir, car, le pauvre Farago était diabétique. Toutes ces préoccupations nocturnes, ainsi que son regard voilé, me faisaient voir en lui un homme qui se fuit, mais je ne croyais pas qu'il irait jusqu'au suicide, car il disait souvent son mépris pour les suicidés.

Or, voilà qu'il se loge une balle, sans crier gare. La balle, entrée par la tempe droite, a suivi tout le trajet frontal, entre le crâne et la membrane du cerveau, sans toucher celui-ci, et est sortie par l'œil gauche. Je te disais que sa vie était sauvée, mais qu'il allait rester aveugle. Il n'en est rien. Il est mort hier matin.

Voilà ce que nous sommes.

Ce suicide m'a fait beaucoup réfléchir. J'ai pensé à moi-même. Une chose est certaine : depuis une année, ou plutôt 15 mois, que Bilili m'a tué à petit feu, pour m'asséner à la fin le coup de grâce le plus inattendu qu'on ai jamais connu, mon corps a perdu et

continu à perdre son poids avec une constance irréductible. Insensiblement, mais sûrement. De même, l'appétit : je ne vis plus que de bribes de nourriture.

Cela m'a fait me demander où je vais ? En tout cas, pas vers le bien, puisque, ayant supporté le coup de grâce sans périr, il était grand temps de commencer depuis, à me remettre. Et alors ? Dois-je assister bêtement à ma lente décomposition ? Pourquoi ? Est-ce pour le plaisir de prolonger ma vie d'encore une année ? Mais n'ai-je pas vécu toutes les vies ? Est-ce peut-être, — ainsi que feu mes amis genevois me le demandaient hier et me le demandent plus aujourd'hui, — pour « créer » et patati et patata ?

Non. Mais je ne veux pas non plus tenter à nouveau ce que j'ai une fois raté sincèrement. Aussi, je me suis laissé traîner par Jérémie chez le meilleur médecin de la ville, son ami et mon admirateur, qui m'a tourné sur tous les côtés et ordonné un traitement de 40 piqûres à base d'arsenic. Il me bourre encore de quinine et de charbon dr. Belloc. Puis, il veut que je ne fume plus et que je ne boive plus de café.

Or, je sais à l'avance que cela est inutile car mon mal n'est pas physique, mais moral.

Certes, ainsi que tu le penses et le dis, je suis pas mal comédien, et d'une vitalité de brute. Ah, si seulement je pouvais l'être totalement. Hélas, la doublure de tous mes défauts est faite d'une qualité comme on en rencontre rarement sur cette terre. Seule Bilili connaît bien cette doublure. Elle seule a eu des yeux pour la voir. C'est pourquoi le jour où Genève et le monde entier se mettront d'accord pour me huer, ce sera Bilili encore qui me défendra, ainsi que je la défends, moi, quotidiennement, contre ceux qui lui jettent sur les épaules plus qu'il n'en faut. Voilà où Bilili n'est pas Genevoise, voilà pourquoi je ne peux pas l'oublier et pourquoi ça vaut la peine que je meure pour elle.

J'aurais tant voulu qu'un ami de là-bas me dise de temps à autre ce qui se passe avec elle, alors même que je lui ai fait mes adieux pour toujours, alors même qu'elle vous a dit ce qu'elle vous a dit. Je croyais que tu serais cet ami unique, en dépit de tout. Je croyais encore que Claire-Lise et Suzanne sauraient ce qu'il y a au fond de son cœur. Mais, probablement que personne ne veut connaître le fond de son cœur. Il est tout aussi probable que toi non plus n'aime pas te mêler de « ces choses-là », comme on dit en français.

Mais pourquoi est-ce que je t'écris toutes ces betises ? Pardonne-moi. Et sache que je te lis toujours avec grand plaisir.

Ton frère, PANAIT

J'ai oublié de te dire que le portrait de Marga est un de tes chefs-d'œuvres. Merci pour les disques, mais jusqu'ici je ne suis pas encore avisé de leur arrivée.

Télégramme
le 9 décembre 1930

FRANZONI, 4, rue Beauregard, Genève, Suisse

Merci pour disques. Oublions toutes misères. Fraternité.

MIKHAIL-PANAIT

Mon François,

Braila, le 14 décembre 1930

Je n'aime presque rien des 4 disques que tu m'as envoyés. Pour moi, dans un ouvrage musical, s'il n'y a pas de mélodie, il n'y a rien. Aussi, dans cet opéra, je n'entends que des paroles, très bien prononcées, pour lesquelles la musique n'est qu'un prétexte.

Bien plus te rappelle à notre tendre souvenir la musique que tu nous as laissée, en même temps que le gramo. De même le jaquet, que j'ai acheté à Galatz et que nous appelons Françoise, parce que, jaquet, en roumain, est féminin. Et Françoise ne sait que nous passer des raclées, qui sont toujours passionnantes.

Mais si je devais te dire tous les liens par lesquels tu nous tiens, j'aurais fort à faire, car la maison est pleine de toi. Et même nous te faisons connaître à chaque ami qui met le pied dans ce foyer hurlant d'amitié.

Ainsi, en ce moment, j'ai chez moi un homme auquel je parle de toi plus qu'à qui que ce soit. Je ne te dirai rien de cet ami, qui sera le tien, un jour, car je veux que tu le découvres par tes géniaux moyens. Voici, donc, ci-joint, une lettre et une carte qu'il m'a écrites de Jasi. Tâche de le mettre au grand jour, pour toi plus que pour moi, car, moi, je le possède, mais il est certain que j'attends avec sympathie ta dissection.

Il m'a découvert à Jasi, porteur d'une lettre de Rosenthal, datée du 20 mai, New York et adressée à : «Paris, 96, avenue des Ternes ; 24, rue du Colisée ; 7, place St-Sulpice ; puis, Wien Döblingerhaupt strasse 77 ; 12 rue de l'Athénée, Genève ; Baldovnesti et Bucarest» ?.

Parti de New York, accroché aux jupes d'une femme diabolique qui l'aimait, qu'il aimait, il a perdu cette femme en route et s'est trouvé désemparé, quand, un jour à Jasi, les journaux annoncent que je suis là. Et il est sauvé. Je suis aussi en partie sauvé, mais nous sommes quand même perdus tous deux.

Maintenant, j'apprends l'anglais, de lui, et il apprend le français, de moi. Puis vers le printemps, nous viendrons te voir et t'inviter au grand voyage bohémien, car quoique écrivain, il connaît la prestidigitation et joue de la flûte et de l'accordéon, talents qui nous sauveront de la misère dans plus d'un pays affreux.

J'ai toujours l'âme malade de Bilili. Je la cherche dans la pensée et j'aimerais tout savoir si elle est ou non heureuse, ou contente de sa vie. Je me reproche de lui avoir refusé mon amitié, la voulant toute, chair et âme, chose qu'elle ne pouvait plus me donner sans nuire à son vermisseau. Je me le reproche. Car elle doit avoir besoin de mes lettres plus que n'en ai, moi, des siennes, étant donné leur fausseté mille fois criminelle.

Je ne lis rien. J'ai essayé de continuer Homère, mais tentant d'imiter ta voix, j'ai jeté le livre. Aussi, je ne m'alimente que de ma misère psychique et, parfois, de quelques brefs élans amicaux. Les piqûres de cacodylate de sodium ne donnent rien jusqu'ici. Néanmoins, je ne suis pas malade.

J'ai écrit hier soir à Suzanne. Va voir sa lettre. C'est une femme étonnante, pour moi. Je croyais, au début, que ses missives n'étaient que de la charité amicale. Non. Ce sont de l'amitié vraie. J'en suis heureux.

Dites à Claire-Lise que je l'aime comme le dernier temps à Genève, mais, nous ne devons pas nous écrire directement, sauf si elle a à me parler de Bilili, si elle sait quelque chose d'elle.

Weigle et Weber ne m'ont plus rien écrit. Et comme je suis celui qui leur a écrit en dernier, j'attends toujours. Mais ils ne doivent pas m'écrire pour m'écrire.

Je pense aussi beaucoup au regard bon-animal-d'affaires d'Albert, qui ne trompe pas.

Renée ... je suis touchée d'apprendre qu'elle aurait voulu que j'ignore sa haine pour moi. C'est déjà beaucoup. Un jour, elle oubliera tout et m'aimera comme auparavant. Et sa haine sera foutue.

Toi, mon ami, je te serre dans mes bras.

Ton PANAIT

Braila, le 23 décembre 1930

Cher François,

C'est avant-veille de Noël, — (premier Noël en Roumanie, après le dernier que j'ai passé, il y a 17 ans, en compagnie de ma mère), — et je suis très ému. Pendant ces 17 ans, mille mondes se sont écoulés, pour moi, et mille autres mondes semblent pointer à l'horizon de mes désirs. Mais, pour le moment, nos chambres parées de fête, sont d'autant plus tristes qu'elles manquent de ce qu'il y a de plus beau au monde, le jour de fête : une mère, une Bilili, un Mikhaïl, pour prouver à ce pauvre Panaït que l'existence mérite d'être vécue.

J'ai Isaac, qui est ce que tu as génialement vu dans son écriture. Près de moi, les yeux pleins de reconnaissance, il t'écrit pour te remercier du grand bien que tu lui as fait.

Moi, je ne veux pas t'écrire aujourd'hui, car je suis tendrement triste. Je voudrais tout pardonner et que l'on me pardonne tout. Je voudrais ravoïr tout ce que j'ai perdu, tout ce que la vie m'a fait perdre. Et cela ne se peut pas, je le sais.

Aussi, je pleure dans mon cœur, contemplant la neige, les gens qui vont et viennent, dont le fin oncle Dimi, et je passe en revue un passé lourd de vie lourde.

Mon François, mes amis, pardonnez tout ! Je suis si misérable, ce jour d'avant-veille de Noël 1930 !

PANAIT

Je rouvre ma lettre : Isaac, l'âme broyée, me prie de te prier «à genoux» de faire aussi la graphologie de celle qui est pour lui sa terrible et adorable Bilili.

Je le fais, à genoux, mon François, et te prie encore d'excuser cet abus.
(Les taches que tu vois sur la lettre de Débora ne sont pas d'elle. C'est ici qu'on a sali la lettre. Une ligne est en Yddisch).

Braïla, le 9 janvier 1931

François ami,

Je rentre de Jasi, où je suis allé accompagner ce grand et malheureux Isaac, qui, après toi, est devenu mon second ou mon autre Mikhail.

Ainsi, ma vie nouvelle se peuple d'ombres géantes. Ainsi, je ne peux, je ne dois pas mourir. Toujours, des marches nouvelles à gravir. Et jamais seul !

Qu'est-ce que ce mystère qui, après chaque épreuve décisive, me fait découvrir et tirer du néant les réserves infinies de mon existence sans fin ?

Me voici donc flanqué de deux compagnons absolument neufs, différents, bien que leur rythme soit toujours mikhailien, c'est-à-dire, faisant de l'Amitié la première loi de leur vie.

Ce n'est pas tout. Une femme, sans laquelle ma vie n'est jamais complète, une femme se glisse, se blottit dans mon âme. Tu la connais mieux que quiconque.

C'est Marga.

Pour rester fidèle à ma Walkyrie, j'avais écrit une lettre à Marga, me montrant un homme impossible. Elle a médité, sur cette lettre, pendant tout un mois, sans me répondre. Je l'ai crue perdue, pour moi.

Non. Elle est venue passer les vacances de Noël à Braïla et, dès le premier jour, nous sommes devenus des amants-amis. C'est avec elle que je suis allé à Jasi. Tout le monde l'a aimée. Elle est belle, silencieuse, profonde. Et un peu blessée par la vie. Isaac dit de nous : « Tu donneras des ailes à Marga et elle te donnera de l'équilibre » (Je connais encore une à qui j'ai donné des ailes, et dont chacun disait qu'elle me donnerait de l'équilibre ! Hélas !).

Marga me quitte ce soir pour Bucarest. Et Isaac quitte la Roumanie, le 14 prochain, pour New York, où il ne va que pour préparer mon voyage, un voyage qui doit me ... gaver de dollars ! Puis, nous te chercherons et nous t'emporterons dans quelque Odyssée. Car il te faut une Odyssée, quelque courte que soit sa durée.

François ! La graphologie de Débora tuera Isaac, lorsqu'il la connaîtra demain. (Demain je repars à Jasi, - je ne suis venu à Braïla que pour mon procès du divorce. Dimanche prochain, je parlerai au « Trianon » de Jasi, à côté d'Isaac, lui, sur la Californie, moi, sur l'amitié).

Je ne sais pas si je suis un fou, mais avec ce que tu as vu dans Débora, tu l'exclues des rangs des humains et tu te places parmi les Dieux. Tu y as droit, non seulement parce que tu es capable de voir dans une nature humaine, mais aussi pour la poésie unique dont tu te sers pour exprimer ce que tu vois.

Ami, je plie mon genou devant ton mystère et j'embrasse humblement tes mains. Tu es le Poète-Dieu ! Tu es l'Homme-Unique ! Nul ne peut se mesurer avec toi. Et, la pauvre glaise humaine que je représente près de toi, se considère heureuse de pouvoir se dire ton ami.

Ah ! Pourquoi il ne m'est pas permis, demain, à Jasi, de te montrer Isaac ? S'il pouvait te voir, toucher ta main et entendre ta voix, il serait plus fort à lutter avec le passé proche d'une Débora et le présent impitoyable d'une Vida, qu'il vient de connaître, qui pourrait le sauver, mais qui, Américaine-Juive-Russe communiste, le sacrifiera à son « Idéal », j'en suis convaincu. (Elle sort maintenant de Russie et se rencontre avec lui à Paris, après 7 mois de séparation. De là, Isaac peut sortir grand ou perdu). (Voilà encore une, cette Vida, dont je voudrais connaître l'âme, par toi, mais il n'a d'elle que des lettres en Yddish).

Bonne année, ami - amis ! Merci pour le télégramme.

Ton PANAIT

Mon François,

Braïla, le 1er février 1931

Es-tu fâché ? Ma dernière lettre, répondant à la merveilleuse grapho de Débora, était, je crois, toute d'amitié, chaude d'amitié.

Et ton silence se multiplie de ceux de tous mes amis de Genève. Par conséquent, plus on aime les hommes, et plus on est oublié par eux !

Ci-joint, quelques photos de l'oncle Dimi et de moi. Partagez-les vous, entre toi et les Verdier.

Mon baromètre : gros ennui et envie irrésistible de revoir une Genève que j'aime, mais ...

Le même frère, PANAIT

Braila, le 11 février 1931

Mon François,

str. Mihai-Bravu, 341

Toujours ami comme tu es, tu me demandes de t'entretenir des «gros ennuis» dont je te parlais dans ma dernière lettre, dans ton désir de m'être utile si cela est possible. Je m'empresse de le faire. Et je le fais pour toi, pour tante Zoé et aussi pour Suzanne, à qui je lance ici un vrai cri de détresse, dans mon espoir de la trouver plus prompte que toi et tante, à me venir au secours, n'ayant jamais encore fait appel à sa bourse personnelle.

Mais, au nom du Seigneur ! au nom, également de «Prince de la Caciomania», qui m'as donné et que je porterai dorénavant avec fierté, — s'il arrive qu'aucun de vous ne peut rien pour moi dans cette circonstance, je vous prie de ne pas me retirer votre amitié.

Et maintenant, voici ma détresse :

Cet hiver a été très dur pour nous ici, et il l'est chaque jour qui passe. Le dumping, les impôts, le chômage, les suppressions et réductions budgétaires ont jeté presque tout le monde dans une misère atroce. Les miens, les plus chers, en ont été touchés. Aussi, ma mensualité de 1000 fr. or n'a été qu'une goutte d'eau sur une terre brûlée. J'ai dû emprunter à une banque locale et payer du 25 %.

Personnellement, j'ai eu deux gros ennuis : mon procès de divorce, qui a enfin abouti à la séparation et ma bouche, qui a vu ses bridges sauter en morceaux. L'un et l'autre m'ont fait un trou de 2000 fr. or, qui n'est pas tout à fait comblé.

Voilà où je me trouvais, avec mes ennuis, quand, le 31 janvier, je partais à Bucarest et t'en parlais sans rien préciser. Si les choses s'en tenaient là, je ne t'aurais jamais importuné, car je me débrouillais, tant bien que mal. Mais mon sort est impitoyable. Et hier, retour de Bucarest, deux autres histoires, inouïes, me tombaient sur les bras.

De la première, vous prendrez connaissance en lisant les deux lettres ci-jointes, et vous me direz si je suis en quoi que ce soit fautif.

De la seconde, je n'en suis pas davantage, car il s'agit d'un gros retard que Henri Boissonas apporte à l'apparition de Tsatsa Minnka, en édition de luxe, n'ayant pas encore exécuté les illustrations. Ce retard remet à l'automne, au lieu de juin, l'apparition du livre en édition ordinaire chez Rieder, qui, de ce fait diminuera ma mensualité, à partir de mars, de 2000 fr. français, c'est-à-dire du tiers.

Il ne manque donc à mon bouquet de malheurs que la séquestration de mon revenu, par la Banque des Coopératives, jusqu'au remboursement des 2000 fr. or, que je lui dois, et alors, deux mois durant, la faim et le froid régneront dans les trois maisons dont je suis le seul pilier : ici à Braila, à Baldovinsti et à Masevaux, Alsace (ma femme reçoit toujours ses 1000 frs français par mois).

Pouvez-vous verser 2000 fr. suisse à la Société de Banque Suisse et me sauver ? Si oui, bien. Si non, envoyer simplement ma lettre à cette banque. Et que nous soyons, tous, bien portants et amis. (Dites-moi, par une dépêche ce qui en est).

Votre PANAIT

Tu croyais que j'allais en Amérique. Je le croyais aussi. Mais, pour le moment, Isaac, triste et sans raison sur terre, m'est revenu de Paris où il se trouvait depuis.

Braila, le 10 avril 1931

Ami François,

En dépit de toutes les épreuves que notre amitié a dû subir («par la faute de personne»), ton image reste vive dans la maisonnette que tu connais. Tes deux photos, l'enfant

et l'homme, sont toujours à leur place, bien en vue. Et ton gramophone nous rappelle chaque jour la joie que tu eus à nous l'offrir, dès le lendemain de ton arrivée à Braila. Nous l'avons modestement enrichi de nouveaux disques et il continue à nous distraire comme du temps où tu étais ici.

Chez nous, ce printemps est tardif : pas encore une feuille verte, un bourgeon, un brin d'herbe. Et il faut toujours chauffer. Toutefois, le soleil éclate souvent dans nos vitres mais pas pour bien longtemps.

Je suis la plupart du temps malade : bronchite, gripes, dérangements de l'estomac. Point d'appétit.

Il y a 15 jours, j'ai eu la maison pleine d'écrivains-chasseurs. Le Danube ayant tout débordé, nous sommes allés en canots chasser le canard sauvage. Belle promenade. Butin médiocre.

Que deviens-tu ? J'aurais une telle joie à te lire ! Je serais si triste d'apprendre que tu m'en veux !

Nicu et Polixenia ont touché un petit héritage et ils parlent plus que de Genève, Franzoni et leur inoubliable Bilili. Il est fort possible qu'un jour, ces deux-là viennent te serrer la main, chez toi. Ils n'attendent que mon départ à l'étranger, pour fermer la maison et déguerpir. Écris-moi un petit mot. Et crois-moi

Fraternellement ton PANAIT

Bucarest, le 15 juin 1931

Mon frère Franzoni,

Lundi 23 juin je serais à Paris, pour quelques semaines. De retour en Roumanie, je voudrais passer par Genève, mais je ne reverrai cette ville que pour te revoir, toi et aussi ta femme et Suzanne, si elles veulent de moi, et si tu en veux également. (Tante Zoé, en veut-elle ?).

Car, je vois que notre amitié est bien malade. Par ma faute, par la faute de mon destin.

Cela, te suffit-il ?

Quoiqu'il en soit, sache que ton être le meilleur vit dans le foyer de Braila avec une force toujours croissante. Chez nous, tu es immortel. Même tes souvenirs matériels, — les objets que tu m'as apportés — deviennent chaque jour plus vivants.

Je te dis cela, et le dirai toute ma vie, même si tu dois laisser ces lignes sans réponses.

Mais, si tu veux m'écrire, sache que mon adresse est toujours chez Ionesco, 24 rue du Colisée.

Ton ami meilleur que jamais, PANAIT

Societatea pentru profilaxia tuberculozei

Bucarest, le 17 mai 1933

Mon cher François,

Quel plaisir m'a fait ta carte de Naples. Moi, très mal, une année de lit, et on me dit que dans le meilleur cas, il m'en faut encore une ou deux avant de revenir à la vraie vie.

Depuis ton départ, ma santé n'a fait qu'empirer, mais je ne croyais pas en arriver là. Je suis un invalide total, je ne peux plus même m'habiller et me déshabiller sans l'aide de ma femme. Je ne cesse pas de vivre entouré de tous les souvenirs dont tu m'as si généreusement comblé.

Et voilà ce que je veux dire, peu avant de mourir peut-être : de tous les hommes que j'ai connus en Occident, deux restent dignes de tout mon amour, de toute mon estime, auxquels je dois demander pardon pour les avoir fâchés, toi et ta tante. C'est vous seuls qui avaient eu pour moi le geste prompt et total. Toi surtout, pour ces gestes plus beaux que l'œuvre d'Homère, je t'embrasse ici les mains.

Je quitte aujourd'hui cet hôpital où je vis depuis le 25 février. Je me suis aménagé un petit logement définitif où je dois guérir ou expier. Tout un monde de miséreux, parents et autres chômeurs, compose ma famille. Et je suis tout près de tomber à la charité de l'Assistance Publique.

A toi et à ta femme, mon amitié la plus sincère.

PANAIT

Pour nos amis
qui meurent....

HENRY POULAILLE

Le printemps passé, les journaux ont apporté la mauvaise nouvelle de sa mort, à 83 ans, à Cachan. Personnalité prestigieuse, il survivra dans la littérature française par son œuvre, dédiée à un «nouvel âge littéraire».

Henry Poulaille a été l'ami du vagabond braïlois, parmi les premiers il a reconnu «l'apport vivant qui recèle son œuvre». Dans une préface à «Oncle Anghel», réédité en 1951 par le Club Français du Livre, Henry Poulaille parle avec enthousiasme de l'œuvre d'Istrati : «Elle s'offre à nous comme un livre d'images violentes et crues, qui nous dit la tragédie de la misère de l'homme sous les coups des destins mauvais promis aux pauvres par une sorte de bénéfice préférenciel (...). Certes, Istrati brodait sur le réel, comme fait un Giono, mais chez Istrati la broderie n'est qu'imaginative : elle était dans le canevas même, et non sur le canevas ... Istrati était un orfèvre».

Henry Poulaille considérait Oncle Anghel «l'un des plus beaux livres de Panaït Istrati et l'un des plus admirables de notre langue ; et n'eut-il écrit que cette œuvre, Romain Rolland aurait eu raison de parler de génie». Par l'amour pour ce chef-d'œuvre, Henry Poulaille a créé, en 1925, le Prix sans nom, décerné à Istrati pour ce livre.

Il aimait également Cosma — pour son «accent non moins exceptionnel, dont il n'y a ni chez Gorky, ni chez Kipling, ni chez aucun des autres grands auteurs, d'équivalent. →

«Il y a dans ce récit une réalisation qui tient du miracle. Cosma est un morceau unique dans notre littérature».



Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire quelques fragments de l'article que son ami Jean Leclercq a fait paraître dans sa revue «Libreval» :

J'avais souvent entendu parler de lui, j'avais lu plusieurs de ses œuvres quand, il y a 12 ans, je reçus sa première lettre : «Notre ami commun, le bouquiniste de la rue des Grands-Augustins, m'a remis un exemplaire de votre bulletin «DÉSIRÉ» et l'inattendu de votre publication m'a réjoui ...» (Palaiseau, le 26/4/68).

Je lui envoyai des «DÉSIRÉ» et «L'ILE», bulletin littéraire qui précéda LIBREVAL, et quelques jours après : «Mon cher Leclercq, j'ai lu avec intérêt vos bulletins. J'y vois surtout que vous y dépensez sérieusement, heureusement car vous y dîtes des choses excellentes et avec connaissance du sujet ...».

La correspondance continua, puis Jacqueline et moi allâmes le voir. Nous devînmes amis. Henry Poulaille, en ces années, habitait sur le plateau de Palaiseau, un pavillon niché dans une verdure folle, sauvage, car il n'en coupait jamais une seule liane, ne vivant que pour les pensées, les écrits et les livres, dont le pavillon était tellement rempli que, sur deux côtés, il avait été augmenté d'un couloir d'équerre, portant des rayons de livres sur les deux côtés. — Nous allions le voir environ tous les quinze jours ; nous y étions fraternellement reçus et devisions autour de tasses de thé. J'avais les oreilles grandes ouvertes, car il en avait à raconter (...). Il me donna des articles pour «L'ILE», et des revues jadis publiées, notamment les 10 numéros de «Maintenant».



ERNST HEMINGWAY et le «cas» PANAÏT ISTRATI

L'hebdomadaire LA ROUMANIE LITTÉRAIRE, du 8 mai 1980, a publié les souvenirs de l'écrivain roumain Valter Roman, à l'occasion de sa rencontre avec ERNST HEMINGWAY, pendant l'agression fasciste contre l'Espagne républicaine.

Parmi les divers problèmes discutés, l'écrivain américain s'est occupé du «cas Panaït Istrati», à l'égard duquel il a exprimé quelques jugements très importants qui méritent d'être connus en France :

«Je connais et j'aime Panaït Istrati, — a dit Hemingway. Je ne peux pas le condamner. Je le considère, comme Romain Rolland, un grand écrivain. Mais c'est injuste que l'écrivain français se soit éloigné de lui, parce que Istrati n'a pas foulé aux pieds sa conscience. Il ne pouvait pas cacher ses déceptions.

«Istrati est un poète inné, amoureux jusqu'aux tréfonds de son âme pour l'aventure, l'amitié, la révolte, pour tout ce qui vit, incapable d'un raisonnement théorique et en conséquence incapable de tomber dans le piège d'un sophisme, si bien construit soit-il.

«Et je tiens à ajouter encore quelque chose, convaincu que vous ne le connaissez pas. Je suis sûr que vous l'ignorez. Il est question aussi de Panaït Istrati. Après son voyage, connu et si commenté, en Russie, il est rentré avec un certain sentiment de frustration. Le dialogue avec un dignitaire de là-bas, après avoir visité quelques prisons et camps de concentration, l'avait laissé dans un état total de désenchantement et d'incertitude. Ce dignitaire, cherchant à expliquer à Istrati les défauts constatés, lui dit : «On ne peut pas faire une omelette, sans casser les œufs», Istrati lui a répondu promptement : «Peut-être. Mais, malheureusement, je n'ai vu que les œufs cassés, mais pas l'omelette».

«Ne vous fâchez pas, je ne veux offenser personne, encore moins les Russes, dont l'aide massive et prompte aide le peuple espagnol à se défendre. Mais je vous ai raconté cette chose pour que les Roumains connaissent toute sa vérité. Ne refusez pas à un déshérité le droit à l'honnêteté !».

1930 — En cette année, il publia à la Librairie Valois, «Nouvel âge littéraire», où il formula sa doctrine, ses espérances. Il voulait une littérature sur le Peuple, écrite par les gens du peuple. Il en voyait l'ascension, car il croyait, comme au XIX^e siècle, au Peuple. Il dresse un catalogue des œuvres et des hommes de la littérature prolétarienne française, une quarantaine. Hélas ! Je lis une dédicace de ce livre, écrite plus tard : «A ..., ces notes sur le NOUVEL AGE LITTÉRAIRE, que j'entrevois alors ... et qui n'était qu'un mirage». — Nous reprendrons, peut-être un jour, cette question d'une littérature prolétarienne et pourquoi elle me semble impossible ...

Mais il faut parler d'Hélène PATOU car nous étions là quand elle arriva vivre avec Henry. C'était une vieille libertaire qui venait se réfugier chez son vieux camarade pour écrire. Et elle écrivit un beau livre, «Le Domaine du Hameau perdu».

Les années passèrent, nous restions en correspondance, quand nous reçumes ce mot : «Mon amie, Hélène Patou, est décédée dimanche, deux jours après son 75^e anniversaire. Hémiphlégie. Je suis complètement effondré. Amitiés, — Henry Poulaille». (Cachan, le 9/2/1977).

Henry Poulaille laisse 25 inédits, dont l'important «Vivre sa Vie», t. III du «Pain quotidien».

Henry Poulaille et Hélène Patou, esprits nobles, au-dessus de la mêlée des curées humaines. Nous sommes fiers d'avoir été leurs amis.

Jacqueline et Jean Leclercq.

*** FILM DOCUMENTAIRE «PANAIT ISTRATI».

Notre ami Barbu Alexandre Emandi nous annonce, dans une lettre récente, que le Professeur Valeriu Costoleanu, Directeur de la Maison de la Culture à Braila, a réalisé un film documentaire «Panait Istrati», d'après le scénario, dont l'auteur est Maria Cogalniceanu, Professeur au lycée qui porte le nom de l'écrivain et enthousiaste propagandiste de l'œuvre d'Istrati dans le milieu scolaire.

Ce film évoque quelques épisodes de l'enfance et de l'adolescence de Panait Istrati à Braila et Baldovinsti, le pittoresque de la «Balta» et de l'embouchure du Sereth, quelques documents sur le retour de l'écrivain dans sa ville natale (1930-1931), l'inauguration de la statue dans le Jardin Public et quelques manifestations organisées au lycée, en souvenir d'Istrati.

On nous présente également quelques images sur le périple brailois de Marcel Mermoz, sur les traces de Panait Istrati.

Nous les félicitons pour cet émouvant et bel hommage rendu au grand vagabond.

*** LA PRESSE FRANÇAISE

a bien reçu la réédition de VERS L'AUTRE FLAMME, dans la collection 10/18. De longs commentaires, – illustrés par de nombreux extraits du livre de Panait Istrati, – ont souligné l'actualité de cette «Confessions pour vaincus», qui «résonne toujours, selon le vœu d'Istrati, comme une terrible pétarde». On fait mention, également, que la réédition récente a été possible grâce aux efforts de la «Fondation Panait Istrati» qui a republié ce texte dans une édition hors-commerce, augmentée par un «dossier», nécessaire à la bonne compréhension du «cas Panait Istrati».

Dans l'article Le rêve fracassé de Panait Istrati («Les Nouvelles littéraires», du 20 mars 1980), André Laude se demande : «Qu'a donc vu en URSS, Panait Istrati ? Il a vu une révolution en train de dévorer ses propres enfants (...) Panait Istrati ignore encore le mot goulag, mais c'est bien du goulag dont, sans trop le savoir, il dessine le contour dans son livre».

Voyage de l'autre côté d'un rêve s'intitule la chronique de Simon Floriel, dans la revue «Terre promise», du 25 avril 1980 : «Comment définir le plus justement cet écrivain iconoclaste ? Comme un idéaliste forcené, ou bien comme un utopiste assez terre à terre ?». Et la réponse de cette revue : «... Panait Istrati aborde son voyage (N.R. en URSS), d'une manière relativement lucide (...) Istrati saura regarder et interpréter. Ses désirs absolus sont bafoués, comme est bafouée sa dignité d'homme libre (...). Un livre amer et dur. Istrati avait rêvé d'un autre monde (...). Désabusé, il écrira dans une lettre à son ami Romain Rolland : «La beauté est compromise à mes yeux. Je ne crois plus en son pouvoir de justice sur la terre (...). Je juge désormais inutile de la servir ; la beauté sans justice n'étant que mensonge». Sa Confession pour vaincus est son véritable fait d'armes».

Dans «L'Espoir» (le 26 avril 1980), P.V. Berthier écrit, entre autres : «Le plus difficile était de faire revoir le jour à Vers l'autre flamme, un livre un peu maudit, un peu suspect, qui sent le fagot de manière à offenser les narines. Un livre qui valut à Panait Istrati les foudres et les anathèmes des marxistes de l'époque parce que cet homme, qui avait dénoncé au péril de sa liberté et de sa vie toutes les vilainies des régimes bourgeois, y révélait sans rien dissimuler tout ce qu'il avait vu en Russie des bolchéviques (...). Ce qui lui a valu d'être accusé par Barbusse d'être un agent de la Sûreté roumaine ... dans le même temps que celle-ci le traquait (...). Vers l'autre flamme est un livre d'homme qui (...) a toujours été en quête de vérité et de liberté».

La conclusion d'Alain Brossat, dans l'article Un compagnon de route pas ordinaire («Rouge», du 18 avril 1980) est : «L'adieu d'Istrati à l'URSS stalinisée est un

«dieu du communisme».

Bernard Génès publie une intéressante page de commentaire, dans «La Quinzaine littéraire» (1-15 mai 1980). Il fait une radiographie par étapes de «ce fameux voyage» qui a provoqué à Istrati «une profonde déchirure, une dégringolade de la foi, dont il ne se remet jamais». (Deux ans après ce voyage, Panaït Istrati a écrit à son ami Bendz, de Suède, ces mots qui témoignent son drame : «Je ne crois plus à rien et je me meurs. La vie ne m'intéresse plus»).

Quant à la campagne de Barbusse et de ses comparses, Bernard Génès apprécie : «Vers l'autre flamme dérange, bien évidemment, mais comme on ne peut mettre en cause la qualité du témoignage (la psychiatrie moscovite n'ayant pas encore réalisé les progrès foudroyants que l'on sait depuis), on s'attaque à la personne (...). La campagne culmine en février 1935 dans la revue «Monde» (...) y est traité de «haidouc en peau de lapin», de «transfuge, de traître», de «Homère, marchand de cacahuètes». Haidouck en peau de lapin ! Ils osent ces «écrivains prolétariens» reprocher à Istrati sa condition de cul-terreux, ils osent ces grands-papas de nos ellenstaliniens !».

A tous ceux «neutres» qui ont apprécié avant tout que Panaït Istrati «est un conteur oriental», le même Bernard Génès met les points sur les «i» : «Un «conteur» merveilleux, il est vrai, mais également un esprit critique qui refusa les compromis et autres nécessités (justifiées par les conditions transitionnelles, camarade !)

Gérard Ponthieux écrit sur Vers l'autre flamme : «La force essentielle de ce document – qui est la force même d'Istrati – tient en ce qu'il relève d'affectif et du sentiment, par-delà l'idéologie. C'est pourquoi il avait cinquante ans d'avance et reste toujours à la pointe du vivant. Cette édition, due notamment à l'ardeur de Marcel Mermoz, président des «Amis», est enrichie de nombreux documents annexes, lettres et articles montrant à quel point le «vagabond de génie» avait frappé juste et vrai : au cœur d'acier du stalinisme» («Sexpol», No 37-38, du 27 mai 1980).

«LE MONDE» (de livres), du 3 mai 1980, a publié sous la signature de Nicole Zand, un vif commentaire concernant le colloque et la réédition de Vers l'autre Flamme, en 10/18. Une très émouvante évocation du «tragique destin du plus célèbre des romanciers roumains du vingtième siècle »

Quant à Vers l'autre flamme, Nicole Zand salue la réédition en collection populaire de ce livre qui «prend toute son importance, posant le premier, sept ans avant Gide, les questions que l'on aurait pu se poser depuis bien longtemps si l'on n'avait pas enterré sous les injures son auteur, qui avait vécu – et voyagé – les yeux bien ouverts».

«Esprit» (juin 1980) publie le très intéressant essai de Sanda Stolojan : Un dissident avant l'heure – Panaït Istrati et dans lequel on fait une analyse minutieuse du «cas Panaït Istrati» et de l'œuvre qui l'a provoqué : Vers l'autre flamme : «Tout ce qui sera révélé par les témoignages qui viendront plus tard a été vu dans l'essentiel par Istrati. Ce que Panaït Istrati découvre avec stupeur c'est le visage du totalitarisme (...) Istrati a payé de sa propre personne son refus d'adhérer à aucun système. Au «Monde» qui l'accusait de s'élever contre toute forme «d'organisation» il répondait de Bucarest en 1933 par un texte intitulé Vive l'homme qui n'adhère à rien, sa profession de foi qui se termine par ces paroles : «L'on ne s'imagine pas à quel point je fus le vrai révolté de mon siècle». Panaït Istrati a été «l'homme révolté» dans lequel Camus a vu de manière prophétique l'homme des luttes à venir »

*** ROUMANIE

– Le 2ème Colloque international «Panaït Istrati» et, l'inauguration de la plaque 24, rue du Colisée, à Paris, ont été présents dans la presse roumaine qui a renseigné ses lecteurs («Scânteia», «România liberă» et «România literară»).

VERS L'AUTRE FLAMME

APRÈS SEIZE MOIS
DANS L'U.R.S.S.
1927-1928

(Confessions pour les vaincus)

PAR

PANAÏT ISTRATI

Introduction de Marcel Mermoz

10 18

Panaït Istrati

Vers l'autre flamme



à lire bientôt

AVANT-PROPOS
à la réédition hors commerce de
« Vers l'autre flamme »
publiée en 1977 par la
Fondation Panaït Istrati

Voici enfin, cette réédition tant attendue de cet ouvrage qui valu tant d'insultes, d'outrages, de calomnies à son auteur.

Nous avons repris le texte Rieder de 1929, vingt-sept éditions, ce qui excuse, en partie, la mauvaise reproduction typographique.

La petite équipe de Valence, qui a commencé cette folle entreprise n'avait que son enthousiasme pour pallier à son inexpérience en matière d'impression. Ce travail bénévole a duré plus d'une année. Quels problèmes il nous a fallu régler! Cette édition, à tirage réduit, hors commerce, aura permis à un éditeur renommé d'envisager, enfin, un tirage à dix mille exemplaires. « Aide-toi, le ciel t'aidera! » dit un commun proverbe.

Cette première réédition (depuis 1929) était donc nécessaire et elle vient à son heure. En la mettant sous les yeux du lecteur, ce dernier pourra apprécier dans quelle mesure, Panaït Istrati avait vu juste et, aujourd'hui, ce seul document de l'époque, confond ses calomnieurs. Istrati avait vu clair!

Afin de situer « Confession », nous l'avons enrichi d'un copieux « Complément ».

L'ouvrage est composé de deux parties distinctes : Une première partie comprend une introduction de

Marcel Mermoz mettant souvent en parallèle le récit du voyage par Panaït et la relation qu'en avait donné *Eléni Samios* (*Eléni Kazantzaki*). Ensuite un « itinéraire du voyage en U.r.s.s. », dû à *Alexandre Talex*. Nous donnons ensuite le texte même tel qu'Istrati l'avait donné à Rieder en 1929.

Dans une deuxième partie, nous avons exhumé des documents de l'époque ayant trait au voyage : interview de Panaït Istrati au *Monde* et aux *Nouvelles littéraires*, témoignages de contemporains et seize lettres (ou extraits) de Panaït Istrati à *Romain Rolland*, *Nikos Kazantzaki*, *Ernst Bendz*, *de Jong*, *Frédéric Lefèvre*. Enfin une bibliographie complète (à ce jour) du voyage, dû à l'ami *Alexandre Talex*. Enfin une table des matières détaillée complète le volume.

Nous remercions tous ceux qui ont participé à ce long travail : M. et M^{me} Maillard, Denis et Claude Rigal, Christian Golfetto, Alexandre Talex, sans oublier M^{me} Romain Rolland, M^{me} Eléni Kazantzaki, M^{me} Monique Jutrin, M^{me} Frédérique Lefèvre, Mr. Mels de Jong. Bien sûr, ce livre est offert à notre regretté Jean Stanesco décédé. Ce dernier et fidèle ami de Panaït Istrati nous a aidé, encouragé dans cette téméraire entreprise. Toute sa vie il a combattu pour que justice soit rendue à son ami. Ce livre, qui lui doit beaucoup, n'est qu'une étape pour continuer ce combat.

M. MERMOZ
1977



LES LIVRES DE NOS AMIS

P.V. BERTHIER

LA PASSION DE L'OLYMPPE

Editions Dorlet

La poésie de P.V. Berthier est une poésie qui explique quelque chose. Avec lui nous participons à des peines et à des joies qui sont les peines et les joies de tout le monde. Nous concevons, avec lui tout ce que la condition humaine comporte de faiblesse et de douleur. Le poète doit, parfois, descendre de l'Olympe et s'entendre aussi aux vilaines grimaces de notre époque.

LOUIS DORLET

Cette plaquette de 96 pages est présentée sous couverture couleur (maquette de D. BARDON).



Contre 27,80 francs port compris à l'auteur : P.V. Berthier, 7 rue Cyrano de Bergerac, 75018 PARIS. - C.C.P. Limoges 249-62 j.
Se recommander des "Amis de Panaït Istrati".

Il est bon de rappeler que notre ami P.V. Berthier est l'auteur de nombreux ouvrages :

POESIE : Les Républicâneries (1932) ; Le Creusot (1932) ; 20 000 lignes sous le gaz! (1933) ; "Ceux qui vont mourir te saluent..." (1934) ; Le Spectre (1936) ; Le Glaive émoussé (1937).

ROMANS : Sitting Bull (édit. Martel) ; Chéri-Bonhomme (édit. Le Nef de Paris, 1956) ; Mademoiselle Dictateur (édit. l'Amitié par livre, 1956) ; L'Enfant des Ombres (édit. Calman-Lévy, 1957) ; On a tué Monsieur Système (édit. l'Amitié par le livre) ; La Citadelle du Kuouang-Si (édit. en feuilleton dans les journaux).

ESSAIS : Gaston Couté, la vérité et la légende (édit. Contre-Courant, 1958) ; Griefs plébéiens (id., 1959) ; Vie et portrait d'un anarchiste: Fernand Planche (paru dans "Espoir" du 9 mars au 6 juillet 1975, Toulouse) ; Mauricius et la calomnie (paru dans "Espoir"-C.N.T. du 11 juin au 29 juillet 1979).

LANGUE FRANÇAISE (en collaboration avec J.P. Colignon) : Pratique du style (édit. Duculot, 1978) ; Pièges du langage I et II (id. 1978, 1979) ; Le Français pratique (édit. Solar, 1979) ; Contribution à un glossaire de la Champagne issoldunoise (dans le "Berry républicain", Bourges, juillet-août 1978) ; En préparation : Lexique du français pratique (édit. Solar)

Les Amis de PANAIÏ ISTRATI

(Association 1901 sans but lucratif)

Buts : L'association des "Amis de Panaït Istrati", créée en 1969 par Edouard Raydon, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panaït Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'association facilitera aux chercheurs, aux étudiants les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un "Centre de documentation Panaït Istrati" tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le "Centre de documentation Panaït Istrati" se trouve à la bibliothèque du Collège Coopératif, 7, avenue Franco-Russe, Paris (75007). Un 2^e Centre de documentation est prévu à l'Université de Nice.



AVIS TRÈS IMPORTANT

Cette publication est entièrement indépendante. Elle n'appartient à aucune secte, à aucun parti : elle ne sert aucun intérêt.

Elle groupe la pensée de gens très différents mais poursuivant le même but.

Tous les travaux qui nécessitent la rédaction, la publication de cette revue sont exécutés bénévolement sans autre rémunération que la seule satisfaction de la besogne accomplie.

La Revue n'est pas une entreprise commerciale : elle ne vit que par le dévouement de ceux qui collaborent à sa rédaction. Aucun n'est rétribué et elle ne groupe que des hommes désintéressés.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

A L'ANNEE : 4 NUMEROS : 35^f
TRIMESTRIEL

Tous les abonnements partent du mois de janvier, et ne sont valables que jusqu'à la fin de l'année.

Les personnes qui s'abonnent en cours d'année reçoivent LE ou LES numéros précédents.

Le montant de l'abonnement est indicatif du chiffre minimum pour couvrir les frais de publication de la revue.

CHACUN PEUT, S'IL LE DESIRE, augmenter ce chiffre, en participant à la SOUSCRIPTION PERMANENTE.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM _____

PRÉNOM _____

PROFESSION _____

ADRESSE _____

virement postal ou chèque bancaire 45 La Source 30122 94

COMITÉ D'HONNEUR

Président Joseph KESSEL, de l'Académie Française
Mmes Margarette ISTRATI, veuve de l'écrivain, Bucarest
Monique JUTRIN-KLENER, chargée de cours à l'Université de Tel-Aviv.
Eléna KARANTZAKI, écrivain, Genève.
Gabriela PINTEA-DONNARES, écrivain
Frédérique LEFEVRE Traductrice

Docteur AL OPREA, écrivain, directeur de la revue «MANUCRIP-TUM» - Bucarest.

Marcel BARBU, fondateur des «Communautés de Travail»

Benigno CACERES, Président de «Peuple et Culture»

Henri COLPI, cinéaste, metteur en scène du film Codine.

Henri DESROCHES, professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes.

M.A. DE JONG, Journaliste.

Jean-Marie DOMENACH, écrivain.

Georges FRIEDMANN, sociologue, professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes.

Georges GODEBERT, producteur d'émission à «France-Culture»

Roger GRENIER

Julian GORKIN, écrivain

Jean GUEHENNO, de l'Académie Française

Jean GUENOT, professeur à l'Université Charles V

Léo HAMON, professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne

Michel HAMELET, journaliste

Armand LANOUX, de l'Académie Goncourt

Edgar MORIN, sociologue

Adamantios D. PAPADIMAS, écrivain, directeur du «Bulletin Littéraire» - Athènes (Grèce)

Yves REGIS, président des Coopératives Ouvrières de Production

Jean STANESCO, co-fondateur des «Amis de Panaït Istrati»

Alexandre TALEX, journaliste, Bucarest

Henri THOMAS Écrivain, Directeur de la revue «Obsidiane»

VERCORS Écrivain

Comité d'Action

Marcel MERMOZ

Henri COURBIS, secrétaire

Pierre ACCARD, trésorier

Henri NALLET

Marguerite ANDRÉ

Hélène GUILLERMOND

Louis RABEIL

TROUVERIE

Annie CYNGISER

Membres Correspondants

Mmes Maria COLGALNICEANU, Professeur - Roumanie

JUTRIN KLENER, Professeur - Israël

Cornélie TOMESCU, Professeur - Roumanie

Mogha WASSEF, Archéologue - Egypte

M. Alexandre TALEX, Journaliste - Roumanie

Directeur de publication : Marcel MERMOZ - Cité Horlogère - 42, rue du Dr-Santy 28000 VALENCE - Tél. 43.29.92

Imprimé par : LES AMIS DE PANAIÏ ISTRATI - 42, rue du Dr-Santy 28000 VALENCE - Tél. 43.29.92

Commission Paritaire ; N° 58404